

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS,
d'après H. Ballheim.



LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

VI

PREMIÈRES ANNÉES DE MARIE

Tous les incidents de la vie de notre mère, depuis sa naissance jusqu'à sa présentation au temple, semblent avoir été ignorés par les artistes. Seules quelques miniatures ont représenté sainte Anne donnant ses soins à son enfant chérie. Dans un beau manuscrit grec conservé au Vatican, sainte Anne couche la petite Marie dans un berceau et la couvre avec sollicitude.

Rien pour rappeler le sacrement inconnu qui lavait la tache originelle et auquel Marie dut se soumettre, comme son fils le fit plus tard, bien qu'il n'eût rien à faire sur cette Immaculée.

Pas de trace non plus de la réunion, du festin de réjouissance où fut imposé ce nom de Marie ; nom qu'écourent à l'envi les anges, nom plus doux aux lèvres qu'un rayon de miel, plus charmant à l'oreille que la mélodie la plus suave, plus délicieux au cœur que la joie la plus pure !

Nom que nous prononçons avec amour ! Nom qui nous fortifie, nous console, que nous ne pouvons cesser de redire !

Vers le XVI^e siècle, quelques artistes commencèrent à peindre sainte Anne donnant des leçons de lecture à sa fille. C'est dans cette action que nous les montre Rubens, au musée d'Anvers, et Murillo, au musée de Madrid ; ce dernier a mis au-dessus du groupe des anges tenant des guirlandes de fleurs. Dans tous ces tableaux la Vierge est représentée à l'âge de dix à douze ans ; cela est inexact, car Marie n'avait que trois ans lors de sa présentation au temple.



STE ANNE ET LA VIERGE MARIE,
d'après Carl Müller.

Les artistes modernes ont suivi la même coutume et, sous le titre de *la Leçon de lecture*, ont multiplié les images de cette mère privilégiée indiquant, sans doute, à sa petite Marie, dans le livre ouvert des Écritures, les oracles qui auront bientôt en elle et par elle leur accomplissement béni. Si l'Évangile est muet sur les premières années de cette enfant merveil-

leuse, nous savons cependant qu'elle grandit sous l'aile des anges et sous les caresses de sa mère. A six mois, Anne la dépose à terre pour essayer sa force naissante, et pour voir si elle marchera sans l'appui d'un bras protecteur. Elle fait seule sept petits pas, raconte la légende, et revient en souriant se jeter sur son sein maternel. Nous savons aussi qu'elle était douce, soumise, pure, pieuse, les délices des siens, l'admiration de tous, et qu'on se demandait à sa vue, dans un étonnement religieux : Que pensez-vous que sera cette enfant ?

Alphonse Seclaire.



MARIE ENFANT,
d'après F. Ittenback.

LA MERVEILLE DE L'OCCIDENT

I

LES ABORDS

Ne dirait-on pas que l'histoire a parfois des préférences bien injustes ? Elle met les noms de certains héros dans toutes les bouches ; dès le bas âge elle nous transporte aux Thermopyles pour nous montrer la mort de Léonidas, et, d'un autre côté, elle laisse dormir dans la poussière ingrate des bibliothèques, des noms de personnages modernes aussi intrépides que le roi de Lacédémone.

Tous ceux qui traversent l'Atlantique n'ont qu'à se déranger d'un pas pour voir des Thermopyles plus infranchissables que ceux de la Grèce, puisqu'on ne les a jamais franchis ; des Thermopyles illustrés d'âge en âge par des Léonidas plus invincibles que le chef spartiate, puisqu'on ne leur a jamais passé sur le corps.

Je veux parler du Mont-St-Michel, justement surnommé la Merveille de l'Occident.

A l'endroit où la côte normande rencontre la presqu'île de Bretagne, entre les deux petits ports de Cancale et de Granville, s'étendait naguère une immense forêt de chênes touffus. A dix lieues de la grève actuelle, les druides égorgeaient des victimes humaines dans leurs bosquets sacrés. Mais un jour l'Océan, poussé par le vent du Nord, vint fondre sur cette sombre forêt de Scissy et en fit un vaste bras de mer, appelé aujourd'hui la baie du Mont-Saint-Michel.

Et maintenant le pêcheur breton se balance dans sa barque au-dessus de la forêt submergée, que son imagination peuple de fantômes. Le soir, aux veillées, pendant que la rafale souffle au dehors, on se presse autour de l'âtre pour écouter de délicieuses légendes comme celle d'Amel et de Penhor, recueillie par Paul Féval, " le barde des plages armoricaines." Les Canadiens amoureux des complaints d'antan, ne manqueront pas de l'apprécier. Amel, un jeune pasteur, et sa femme Penhor, vivaient à St-Vinol. Grande fut leur joie, lorsqu'après avoir attendu de longues années ils eurent enfin un petit enfant.

Penhor le porta à l'autel de la Vierge. " Regarde-le, sainte Marie, lui dit-elle, afin que tu le reconnaises à l'heure du péril. Ta couleur est le bleu du ciel ; il grandira sous cette pieuse livrée."

Une nuit l'eau du Couësnon s'enfla comme le lait bouillant qui franchit les bords du vase, et la mer envahit toute la plaine et commença l'assaut de la hauteur où se trouvait l'église de Saint-Vinol. Les gens du bourg s'y réfugiaient, mais Amel et Penhor, qui avaient emmené leur enfant, restèrent à la porte parce qu'il n'y avait plus de place dans la nef. L'eau montait, montait. Amel prit sa femme dans ses bras. Ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Il dit : " Adieu, ma chère femme, soutiens-toi sur mes épaules ; peut-être que l'eau s'arrêtera enfin."

Penhor obéit. L'eau montait.

Quand l'eau toucha sa ceinture, Penhor éleva le petit Raoul, disant : " Adieu, mon enfant chéri : soutiens-toi sur moi. Si je meurs et que tu sois sauvé, ce sera bien."

L'enfant fit ce que lui disait sa mère. L'eau montait toujours, toujours. Bientôt il ne resta plus au-dessus des vagues que la tête blonde du petit Raoul et un pan de sa robe bleue qui flottait.

Or, la Vierge de Saint-Vinol quittait en ce moment sa niche submergée, afin de s'en retourner au ciel. En passant

au-dessus du cimetière, elle aperçut la tête blonde et le pan d'azur.

La Vierge arrêta son vol et dit : " Cet enfant est à moi. Je veux l'emporter à Dieu." Elle le prit par ses cheveux blonds. L'enfant était lourd, bien lourd pour un aussi petit corps. Pour le soulever, la sainte Vierge fut obligée d'y mettre ses deux mains. Elle vit bien alors pourquoi le petit Raoul était si lourd.

La mère le tenait de ses doigts mourants et crispés. De ses doigts crispés et mourants le père tenait la mère. Oh ! le saint amour des familles ! La Vierge sourit. " Comme ils s'aimaient ! " dit-elle.

Elle emporta le père avec la mère, la mère avec l'enfant, trois âmes heureuses dans le paradis du bon Dieu.

On raconte cette histoire aux veillées entre Saint-Georges et Cherrueix.

De ce déluge, il n'émerge actuellement qu'un roc solitaire, haut comme le cap Diamant de Québec : c'est le Mont-St-Michel.

Les touristes se plaisent à citer parmi leurs plus beaux souvenirs de voyage, l'apparition soudaine des Pyramides, au sortir du Caire. On est subjugué par la masse écrasante de ces polyèdres de pierre qui se dressent sur les premières limites du désert fauve, comme les éternels témoins d'une civilisation éteinte. Des empires ont surgi, d'autres ont disparu dans le silence de l'oubli, et eux, les colosses de marbre, restent toujours debout, après avoir usé quarante siècles.

" La masse et l'ancienneté, dit Goethals, voilà donc ce qui frappe en présence de la pyramide de Chéops et des autres, ses sœurs : voilà le sentiment qui vous empoigne et vous écrase."

" Tout autre est l'impression qu'on éprouve, par la vue du Mont-St-Michel."

L'esprit, il est vrai, demeure confondu à l'aspect de ce

travail de Titans, qui consistait à accrocher une ville crénelée au faite d'une montagne. Quelle solidité et quelle sveltesse tout à la fois dans ces constructions aériennes ! Mais aussi comme l'imagination s'enflamme au souvenir des gestes héroïques dont fut témoin cette demeure par excellence de la chevalerie !....

Du plus loin que vous êtes sur la grève, vous voyez sortir de la mer et fuser vers le ciel ce formidable entassement de flèches, de tours, de bastions, de créneaux, qui déchirent la nue comme des aiguilles. Tout cela ne forme qu'un avec le roc vif, sur lequel il a surgi du XI au XV siècle par un prodige d'habileté et de patience inconnu au XIX. Au pied de la citadelle et suspendue à son piédestal de granit se serre une ville minuscule aux pignons gothiques entremêlés de pins, de figuiers et de chênes verts, une ville venue naguère se réfugier à l'ombre du colosse. Elle a demandé à l'Atlantique un asile contre l'envahisseur et l'Atlantique a étendu autour d'elle une barrière naturelle, comme jadis l'Adriatique autour des Vénitiens poursuivis par le Fléau de Dieu.

Enfin une longue ligne de fortifications qui tantôt se cramponnent à l'arête vive du rocher, tantôt courent à fleur d'eau, complète la merveilleuse défense de cette place unique, " le nid d'aigle le plus imprenable " qu'ait élevé le moyen âge. L'Océan pour base ; pour canapé le firmament ; l'infini pour horizon : voilà le cadre du Mont-St-Michel.

Tel il se présente à nos yeux durant la haute mer : isolé, martial, majestueux.

La scène change au retrait du jusant. Le niveau de l'Océan baisse peu à peu et chaque lame, en se repliant, dénude une partie de la grève. Bientôt une immense plaine sablonneuse remplace la plaine liquide et se déroule à perte de vue. On peut alors franchir à pied ou en carriole les 4 kilomètres qui séparent la côte du Mont-

Michaëlesque. Mais que le touriste vigilant ne s'attarde pas en route jusqu'à la survenue de la mer. Car au moment du reflux, le flot monte et accourt avec la rapidité d'un cheval lancé au galop, et quiconque se laisse devancer par Neptune, ne peut compter sur aucune force humaine pour le soustraire à son courroux.

Que de tombes elle recouvre cette grève traîtresse !

Formée d'une substance tremblotante et molle appelée tangué, elle retient à peine l'empreinte du pied qui la foule dans une marche légère ; mais une pression prolongée y détermine aussitôt un enfoncement de plus en plus accéléré. Malheur au touriste s'il s'enlize jusqu'à la cheville, c'est un homme perdu ; des efforts herculéens, loin de le sauver, ne serviront qu'à hâter l'immersion complète.

Oh ! la mort affreuse ! Il la voit venir pas à pas sous la forme d'une boue noire et collante, qui l'attire graduellement en dessous. Déjà elle emprisonne ses jambes, elle lui serre la taille, elle oppresse sa poitrine, et elle monte, monte toujours, comme l'eau dans une barque défoncée. Un quart d'heure après, une petite mare d'eau trouble indiquera seule l'endroit où un voyageur s'est imprudemment attardé !

“ Les habitants de la côte, dit Ernest Goethals dans son beau livre “ le Mont-St-Michel au péril de la mer, ” auquel j'ai fait de copieux emprunts, les habitants de la côte prétendent que, dans la nuit du second jour de novembre, le lendemain de la Toussaint, un brouillard épais monte et s'étend sur la grève. Plus intense qu'aucune des autres brumes de leur hiver, ce brouillard est opaque et lumineux tout à la fois. Il est dense et léger ; il est brillant, il est blanc ; il est doux comme ouate et fin comme mousseline tissée par les anges.

“ Il plane à plus de vingt coudées d'épaisseur au-dessus de la grève d'où il s'élève et sur laquelle il demeure im-

mobile. Immobile il semble, et pourtant il est animé, et un bruissement de voix s'y fait ouïr,—susurrement confus et lointain, plaintes étranges qui n'ont rien de commun avec la voix humaine. C'est que ce brouillard est fait des âmes de ceux qui dorment là depuis des siècles dans les profondeurs de la tange.

“ Mais à cette date de novembre, leurs âmes reviennent sur terre, l'espace d'une nuit. Elles se racontent entre elles leur abandon. Elles s'efforcent d'appeler à l'aide ceux qui sont encore de ce monde pour leur dire leur peine et leurs espoirs. C'est la fête des morts. Et quand, du haut du Mont-St-Michel, minuit sonne au loin sur la grève, des voix se font entendre qui clament : Dans un an ! dans un an ! Ce sont les esprits qui se donnent rendez-vous pour l'année prochaine. Lorsque se lève l'aube, le brouillard a disparu.”...

UNE VILLE LILLIPUTIENNE

Nous voici enfin devant l'unique porte qui introduit à la basse ville montoise et mène de là à la citadelle.

L'entrée en est bel et bien à l'abri d'un coup de main, car avant d'être franchement dans la ville il faut traverser la porte de la Bavolle, la cour de l'Avancée, la porte de la Barbacane, la cour du même nom et la porte du Roy. Halte-là ! il ne faisait pas bon de se frotter aux Michelois avec des intentions hostiles, surtout lorsque chaque porte, percée de meurtrières, cachait des archers qui faisaient pleuvoir sur l'assaillant une grêle de traits.

Le pacifique pèlerin lui-même ne passait pas avant d'avoir déposé ses armes au corps de garde ; car l'expérience avait démontré à ces rusés Normands, que le loup à deux pattes revêt volontiers la toison de l'agneau pour opérer ses coups. “ Par un privilège bien dû à leurs héroïques services, seuls les descendants des défenseurs

du Mont conservèrent jusqu'à la Révolution le droit d'entrer avec leur épée dans la forteresse que leurs pères avaient conservée à la France." Ceux-là ne trahiraient point !

Près du corps de garde gisent deux bombardes abandonnées par les Anglais. Ces bombardes donnent une idée de l'artillerie naissante au moyen âge. Fabriquées de tiges de fer assemblées en long, elles lançaient des boulets de pierre qui tombaient inertes à quelques toises des desservants. Quelle triste figure à côté des formidables canons Krupp ! Et les preux arrogants qui se vantaient d'arrêter avec leurs lances la chute du ciel, s'éparpillaient comme des feuilles d'automne devant ces tuyaux inoffensifs ! A force d'enjamber des portes et des cours, on aborde une rue caillouteuse, obscure et grimpante, qui se tord aux flancs du rocher. Elle est unique cette rue impossible. Les Montois s'en consolent en l'appelant la *Rue Grande* : sans doute, parce que avec un peu de bonne volonté, on peut y avancer quatre de front. Le touriste conviendra en tous cas qu'elle n'a pas volé son petit nom de "Chemin du Paradis." Mais aussi, comme ils ont l'air heureux les deux cents habitants qui composent la cité montoise ! Vraie petite république perdue entre ciel et mer, elle a son école, son église, son maire, son conseil municipal, sa *gendarmerie*, tout comme le Val d'Andorre ou la République de San Marino.

Ces braves citadins fument tranquillement, assis sur le pas de leur porte, ou filochent de leurs grosses mains hâlées et calleuses leurs filets de pêche, tandis que les femmes ravaudent les chaussures de leurs seigneurs et maîtres. Et les enfants qui prennent leurs ébats tête nue, quelle marmaille tapageuse et remuante ! On les voit sauter du pignon au pavé comme des écureuils, choir dans un trou sombre pour surgir 20 pas plus loin, on ne sait d'où.

Par quel miracle d'équilibre ces bicoques noircies et délabrées continuent-elles encore à se tenir debout, après des siècles d'existence ? C'est encore un de ces secrets que le moyen âge n'a pas livré aux constructeurs américains. Peut-être est-ce grâce à l'application inconsciente du principe : l'union fait la force ? Car ces mesures ont l'air de se prêter un *appui mutuel*, chose bien excusable, vu leur grand âge.

A droite, au delà des remparts et des chemins de ronde, s'étend la plaine tantôt liquide, tantôt sablonneuse, et, dans le lointain, se profilent les côtes vertes et boisées de la Basse-Normandie. A gauche, les maisons s'étagent sur les aspérités du rocher jusqu'au pied de la forteresse qui domine fièrement cette ville en miniature.

Derrière la petite église paroissiale, une terrasse semée de croix noires, mesure vingt-cinq pas : c'est le cimetière.

Oh ! le panorama idéal pour un champ de repos !

Comme Chateaubriand dans sa tombe sur la plage de Saint-Malo, l'humble pêcheur montois sera éternellement bercé par cette sympathique musique des flots, qui faisait les délices de son enfance.

Le trépas même ne l'arrache point au foyer de ses amours, car il dort son dernier sommeil à l'ombre du toit paternel, et le petit-fils reconnaissant, qui passe et repasse sans cesse devant sa couche funèbre, n'oublie pas de mêler une prière au souvenir de l'aïeul disparu !

Il est une maison entre toutes sur laquelle l'étranger arrête son regard avec attendrissement : c'est la maison où vécut Duguesclin, celle du moins où il *devrait* avoir vécu, ajoutent les sceptiques. Quoi, en effet, de plus propre à la demeure d'un héros que ce coin de terre où chaque caillou a baigné dans le sang d'un brave !

On aime à se figurer dame Tiphaine, la femme de Duguesclin, assise à cette croisée gothique, et laissant tomber sa quenouille pour essayer ses yeux humides

de pleurs et interroger longuement l'horizon : " Mon doux seigneur ne reviendra-t-il pas ? " répète-t-elle pour la centième fois depuis une heure. Patience, noble châtelaine, l'objet de ta sollicitude porte sa vaillante épée des plages bretonnes aux vallons pyrénéens. Patience, il ne te reviendra pas pour de longues années, car deux cents places de guerre ne s'emportent pas en quelques jours, et ce travail plus qu'herculéen, ton mari doit l'accomplir avant d'avoir libéré le sol de France.

" Hôtel Pouillard," " maison Pouillard," " veuve Pouillard." Ce nom se lit sur presque toutes les enseignes accrochées au-dessus de la tête des passants, et confisquant les derniers rayons de soleil qui ont trouvé moyen de se faufiler dans la rue casse-cou.

La famille Pouillard forme ici une véritable oligarchie, souvent divisée, dit-on, par la guerre civile. Pensez donc, est-il possible de ne pas se prendre aux cheveux avec l'héritage qu'ils ont à partager ? Il s'est transmis intact de père en fils cet héritage. Les sans-culottes ne l'ont pas empoché, maître Chicaneau lui-même ne l'a pas *régularisé*. Mais qu'est-ce donc qui peut jouir d'une pareille immunité ? Ne riez pas : l'héritage Pouillard pèse 500 grammes et tient dans une casserole ; il suffit de le nommer pour que les gourmets claquent la langue !

" On mange de la bouillabaisse à Marseille, à Strasbourg du pâté de foie gras, du macaroni à Naples, et du pilaf chez les Arabes. Au Mont, on mange de l'*omelette*, et les Pouillard sont grands par l'*omelette*. Qui n'en a pas goûté ne soupçonne pas ce que l'œuf de la poule peut contenir de saveur."

Évidemment nous ne tenions pas à passer pour des excentriques et nous dégustâmes à belles dents ce mets digne du baron Brice.

LA CITADELLE AÉRIENNE

La *Rue Grande*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se rétrécit de plus en plus et se termine par une longue série de gradins qui contournent le versant à pic de la montagne et s'arrêtent enfin devant le châtelet, seule entrée de la citadelle. Ici le panorama est superbe : à nos pieds, la ville et l'immensité de l'Océan ; au-dessus de nous, les murs vertigineux et puissants du château de l'Archange. On n'y pénètre pas toutefois sans traverser un autre système de remparts aux profondes embrasures, où des coulevrines allongent leur gueule menaçante. Et le fameux châtelet donc, mais c'est une forteresse à lui seul ! Entre ses deux tours gigantesques, un escalier s'enfonce et disparaît dans les ténèbres, profond comme un mystère, imposant comme le nom qu'il porte : le " gouffre."

" C'est grand jusqu'à serrer le cœur. Devant cet entassement colossal, l'esprit étonné se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve."

Regardez ce passage étroit qui introduit dans la place, regardez ces meurtrières basses qui dardent sur lui leur champ de tir convergent, et comprenez pourquoi la Merveille n'a jamais entendu sonner sur ses dalles le sabot de fer de l'envahisseur.

Souventes fois, sans doute, le flot ennemi s'est rué sur ces marches de granit qui ont vu fumer un sang vermeil, de terribles lutttes corps à corps ont ébranlé les parois du châtelet et la lourde herse est venue bien près de céder ; mais on dirait que Michel veillait sur son temple, comme l'ange de l'épée flamboyante à la porte de l'Éden, car au moment où tout paraissait perdu, il arrivait un secours inespéré et l'assiégeant était refoulé.

Lawrence Drummond.

(A suivre)



LES PREMIERES PAROLES DE L'ENFANT JESUS

LÉGENDE

ON raconte qu'un jour, dans la Sainte Famille
Fugitive en exil, — mais, dans sa pauvreté,
Riche de tous les dons de la divinité,—
Une scène arriva, si touchante et gentille,
Que l'on tressaille encore, après dix-neuf cents ans,
Au charmant souvenir des premiers mots naissants
Que la bouche enfantine,
Adorable et divine
Du cher petit Jésus,
En accents inconnus,
Fit entendre à la terre,
A la nature entière,
Jusqu'aux esprits de feu,
Les saints Anges de Dieu !

Dans les bras de Joseph l'Enfant Jésus repose :
Sa bouche rose
Est toujours close ;
Joseph lui dit :
" Bien cher petit,
Laisse-nous voir enfin que tu peux nous entendre,
Nous bien comprendre
Et, de voix tendre,
Nous appeler
Et nous parler.

Oh ! que ta voix réponde à ma voix attendrie :

Dis donc : " Marie,

Mère chérie !

Dis donc ces mots

Doux et dévots. . . .

Ne parleras-tu pas pour l'amour de ta mère ? "

Alors, distinctement, de la voix la plus claire,

Comme il n'en fut jamais, ni là-haut ni sur terre,

L'Enfant pieux,

Brillant des yeux,

Dit : " O Marie,

Mère chérie ! "

— " O mon trésor,

Ta bouche est d'or !

Ne parleras-tu pas pour l'amour de ton père ? "

Alors, distinctement, de la voix la plus claire,

Comme il n'en fut jamais, ni là-haut ni sur terre,

Il dit : " Abba,

O cher papa ! "

Quelle adorable complaisance !

Il règne sur l'heure un silence

Universel

Et solennel ;

On voit au ciel

Tous les saints Anges,

A ce discours,

Rompre le cours

De leurs louanges,

Et s'arrêter

Pour écouter

Ces mots étranges,

Si doux, si beaux,

Et si nouveaux,

D'un Dieu fait homme,

Devenu comme

Simple mortel,
 Nommant son père,
 Nommant sa mère,
 Lui, l'éternel
 Emmanuel !

Mais ce qui, dans ce trait, davantage me touche
 Est que le même instant qui délia la bouche
 Du tout petit Enfant Jésus,
 Rendit Joseph muet : — muet d'amour extrême
 Et d'admiration et de respect suprême,—
 Dès lors ne parlant presque plus.

De ce jour on ne voit dans la sainte Écriture,
 Dans l'histoire, un seul mot de lui ;
 Et qui pourrait trouver plus belle conjecture
 Touchant ce silence inouï ?
 Plus ému que le ciel, que toute créature,
 Jusqu'à sa mort Joseph se tait. . . .
 O le sage et sublime fait !

F.-X. Bourque, Ptre.

Fort Kent, Maine.



LA LITTÉRATURE AMERICAINE

PÉRIODE DE L'INDÉPENDANCE.

(Suite)

La période de la Révolution fut remarquable par les hommes d'État et les orateurs célèbres qu'elle fit naître. Ce fut une époque glorieuse où le patriotisme uni à l'éloquence soutint les États confédérés dans leur lutte pour la liberté.

Washington, John Adams, Patrick Henry, Jefferson, Madison et Alexandre Hamilton brillent d'un vif éclat dans l'histoire politique de leur pays. Plusieurs d'entre eux furent aussi des écrivains distingués ; mais leurs écrits et leur correspondance ont trait surtout aux grands événements auxquels ils prirent une part si active. Tel est le cas pour Jefferson et John Adams. Ce dernier, descendant d'une ancienne famille du Massachusetts, nous a laissé un *Journal* (Diary), et plus de trois cents lettres de correspondance qui forment un véritable monument littéraire tant par le caractère intime de l'œuvre que par la beauté du style et l'élévation de la pensée.

La révolution américaine, en pénétrant les âmes d'enthousiasme pour la cause sacrée de la liberté, inspira plus d'un poète lyrique. La déclaration de l'indépendance, la bataille de Trenton, la défaite de Burgoyne, la capture du général Prescott à Newport, celle du major André et autres épisodes de cette lutte des colonies contre la métropole furent célébrées dans nombre de chants populaires et de ballades patriotiques.

Ainsi, le *Yankee Doodle*, le plus célèbre de ces chants

populaires, date de cette époque. La musique toutefois en avait été composée dès 1755 par l'Anglais Shackbury, lors de l'attaque projetée contre les forts Niagara et Frontenac, sur des couplets satiriques dans lesquels les soldats anglais se moquaient de l'accoutrement des recrues coloniales en marche sur Albany et plaisantaient *Yankee Doodle* partant en guerre. Mais, par un de ces retours inattendus qui se retrouvent dans plus d'un ordre de choses, sous la révolution, les soldats américains victorieux renvoyèrent à leurs ennemis cette piquante raillerie en adoptant le *Yankee Doodle*, qui devint un chant national.

Un autre chant très en vogue pendant la guerre est intitulé : *War and Washington* (La guerre et Washington). Il fut composé par un poète du Massachusetts, Jonathan-Mitchell Sewall, dans le style pompeux particulier à cette époque. En voici un couplet : "Orgueilleux *Britons*, ne vous vantez plus, dans un présomptueux dédain, de vos légions triomphantes sur terre et de votre invincible force sur mer ; car, nous, vos fils enflammés de colère, nous avons ceint nos épées ; Huzza, huzza, huzza for *War and Washington* (pour la guerre et pour Washington)."

Il n'est pas moins vrai qu'il fut fort heureux pour les Américains que des valeureux fils de la France ceignirent aussi leurs épées en leur faveur, car sans leur aide, il se serait écoulé encore bien du temps avant que les colonies confédérées eussent pu secouer le joug de l'Angleterre.

C'est de cette époque que date également la littérature humoristique américaine. Francis Hopkinson, John Trumbull, Hopkins, Freneau, Brackenridge et Barlow, par leurs poèmes politiques et burlesques, contribuèrent pour une large part à l'affranchissement de leur pays en soutenant le courage des troupes pendant que Washington, Madison et Hamilton luttèrent sur les champs de bataille ou jetaient les bases de la nouvelle constitution.

Dès 1774, Hopkinson publiait une histoire allégorique (*pretty story*) du conflit entre les colonies et la métropole, dans laquelle figure une colonie de fermiers luttant vaillamment contre les procédés illégaux d'un surveillant tyrannique. Représentant le New-Jersey au congrès, il signa la déclaration d'indépendance qu'il célébra dans un poème burlesque intitulé : *The Battle of the Kegs*, (la bataille des barils), combat allégorique des Anglais contre une flottille de tonneaux sur le Delaware.

Les différents auteurs que je viens de nommer, pour ne parler que des plus remarquables, outre les services qu'ils rendirent à leur patrie dans ses efforts pour conquérir sa liberté, eurent encore le mérite de frayer une voie littéraire nouvelle à l'esprit américain en le dégageant de l'imitation étrangère.

Jusqu'à cette époque la littérature américaine n'avait été pour ainsi dire qu'un reflet affaibli de la littérature anglaise. Addison et Pope furent d'abord les auteurs préférés dans toutes les colonies où se développa le goût d'écrire ; ils furent les inspireurs de l'école littéraire et philosophique de la Pensylvanie, patrie adoptive de Franklin. Puis vinrent Fielding et Richardson dont les écrits, à leur tour, servirent de modèles. On peut dire que les écrivains de la mère patrie exercèrent une influence telle que les meilleurs littérateurs américains du siècle dérogèrent à peine de la tradition anglaise.

19^e SIÈCLE.

Nous arrivons ainsi au 19^e siècle, dont plus de la première moitié fut l'âge d'or de la littérature américaine.

En 1800, Washington Irving avait 17 ans ; Fenimore Cooper, 11 ans ; Bryant, 6 ans ; Emerson, Longfellow, Whittier, Holmes, Hawthorne, Poe, allaient naître dans les onze premières années du siècle.

Disons d'abord quelques mots des romanciers, ces intéressants conteurs qui nous font passer des heures si agréables, quand ils savent se tenir dans les bornes du bon goût et de la vraisemblance.

Ce qui, pendant longtemps, a fait défaut à la littérature américaine, c'est l'originalité. On a les yeux tournés vers la mère patrie ; on s'inspire de ses meilleurs écrivains, de sorte que, à venir jusqu'aux premières années de notre siècle, la littérature de nos voisins ne fut pour ainsi dire qu'un rameau détaché de la littérature anglaise.

Aussi, pour qu'une littérature puisse naître, il lui faut un milieu favorable et le temps nécessaire, quelquefois des siècles. Or les Américains, qui n'ont pas le temps d'attendre, ont à peine un passé. Ils n'ont guère de traditions, de souvenirs qui soient de nature à offrir un aliment à l'imagination. C'est un peuple qui n'a pas eu de jeunesse ; il naissait et atteignait presque en même temps l'âge de maturité. La moindre ruine de la malheureuse Irlande ou de l'Ecosse, le plus humble donjon de la Bretagne ou de la Normandie, les vestiges d'un simple castel des rives de la Loire ou des bords du Rhin, évoquent plus de réminiscences et ouvrent un horizon plus vaste à l'idéal que tout ce que la main de l'homme a édifié sur le sol des Etats-Unis. Hawthorne lui-même, dont nous dirons quelques mots dans un instant, confesse dans un de ses ouvrages, combien cette pauvreté de souvenirs est un obstacle à l'épanouissement d'une littérature vraiment originale. "Nul auteur, dit-il, à moins qu'il n'en ait fait l'expérience, ne peut avoir une idée de la difficulté d'écrire un roman sur un pays où il n'y a ni ombres, ni antiquités, ni mystères, ni pittoresque, ni horreurs, ni rien autre chose qu'une prospérité vulgaire étalée au grand jour, comme c'est heureusement le cas de ma chère patrie. Le roman et la poésie, comme le lierre, les lichens, les giroflées jaunes, ne poussent que sur des ruines."

Charles Brockden-Brown, qui vécut de 1771 à 1810, est, des citoyens de l'Union, le premier en date qui écrivit des romans et qui essaya de faire de la littérature une profession.

Voulant s'écarter des sentiers battus, il visa à l'originalité. Il avait du talent, mais une imagination désordonnée et malade. L'effet qu'il cherche à provoquer est factice, fantastique, invraisemblable. *Wieland*, *Arthur Mervyn*, *Edgar Huntley*, sont des œuvres où tout est forcé, bizarre, incohérent. On y sent les pénibles efforts d'une intelligence qui veut créer et qui se perd dans son impuissance, en des exagérations chimériques ou monstrueuses. Il ne décrit que des scènes terribles, jamais une peinture naïve, simple et naturelle de la vie domestique.

Une littérature de ce genre ne pouvait vivre, aussi Brockden-Brown est depuis longtemps oublié.

Le 15 septembre 1789 naissait, d'une des plus anciennes familles des États-Unis, Fenimore Cooper, le Walter Scott américain. Si cet auteur a perdu un peu de sa grande vogue d'autrefois, il n'en est pas moins le romancier le plus remarquable et le plus fécond que l'Amérique ait produit. Ses ouvrages ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe.

On sait que Fenimore Cooper reproduit, dans ses romans les scènes grandioses de la nature américaine, le caractère des tribus indigènes et les mœurs de la vie sauvage. Vous pénétrez avec lui dans l'intérieur des forêts vierges, vous parcourez des déserts sans bornes, des savanes verdoyantes, et tout cela est décrit avec une couleur que la nature seule peut inspirer.

“ Parmi les nombreux romans que Cooper a publiés, dit un de ses critiques, celui qui s'isole par l'originalité la plus caractéristique, c'est le *Dernier des Mohicains*. En vain chercheriez-vous dans toute la bibliothèque des romanciers un ouvrage que l'on pût mettre en parallèle avec

celui-ci. Matelots de Smollett ou de Fielding et mendiants de Walter Scott ont disparu. L'éternelle famille de héros qui se perpétue de fiction en fiction s'évanouit enfin. Vous êtes dans un monde nouveau où respire dans sa majesté le génie originel de la race humaine. L'enfant du désert s'élève et se dessine devant vous. Il n'a ni vêtements, ni parures. Il est seul, à part, étranger à toute civilisation ; il est maître de tout ce qui l'entoure et ne reconnaît pas de maître. Roi de son désert, il n'a pas d'esclaves. Passions, vices, vertus de notre société lui sont inconnus. La nature qui l'entourne est grande comme lui. Elle a pour lui des secrets et des plaisirs que le reste du monde ignore. Ce roman où respirent une magie et une fraîcheur merveilleuses nous fait vivre de la vie des solitudes primitives et nous associe à l'homme qu'elles ont nourri."

" *La Prairie*, qui est le titre d'un autre de ses romans, contient des descriptions caractéristiques et très détaillées ; c'est le plus beau portrait de ce genre qui soit sorti de sa plume. Vous croyez, après en avoir achevé la lecture, avoir vécu sur les bords de ses fleuves, traversé mille fois cette prairie, interrogé les mystères de ces lieux pleins de charme et fait retentir ses échos de votre voix."

Ses descriptions sont souvent surchargées et manquent de vie ; pourtant, une fois qu'on a commencé à le lire, on le lit tout entier.

Cooper est l'auteur de romans maritimes qui n'ont jamais été surpassés.

Tout en traçant un tableau déjà bien incomplet de la littérature américaine, il nous faut encore laisser dans l'ombre plusieurs noms qui mériteraient d'y figurer, tels, par exemple, que le célèbre et malheureux Edgar Poe, dont les œuvres sont si populaires aux États-Unis, malgré tout ce qu'elles renferment de fantastique et d'étrange ; l'auteur de *l'Autocrate à table*, Oliver Wendal Holmes, qui fut à la fois médecin, romancier, poète et philosophe.

Examinons un instant la figure si remarquable de Nathaniel Hawthorne, le créateur du vrai roman américain. Il est un des plus parfaits prosateurs que les États-Unis aient produits, et la force et la sagacité de ses analyses, la peinture des caractères et des sentiments sont si piquantes d'expression et de réalisme, qu'il passe pour le fondateur de l'école analytique, dont son fils Julien Hawthorne, Henry James et Howells sont les représentants actuels.

Rien pourtant ne faisait prévoir, dans sa jeunesse, qu'il arriverait un jour à ce degré de distinction. D'une nature indolente et rêveuse, ce qui le charmait davantage au collège Bowdoin, où il fit son cours d'études en même temps que Longfellow, c'était de cueillir des myrtilles, de suivre de l'œil des flottes de bois descendant le fil de l'eau, à tirer des pigeons ou des écureuils, à pêcher la truite. De retour à Salem, la fameuse Salem des puritains, il y passa dix années de sa vie, fuyant toute société, "ne sortant que la nuit pour courir les rues désertes aussi sombres que les ombres dont son imagination peuplait la ville; se glissant près de la maison où jadis l'on jugeait les sorcières, grimpant sur le monticule où on les pendait." Ces souvenirs étaient chez lui d'autant plus vivaces, qu'un de ses ancêtres avait présidé à ces exécutions, car sa famille était une des premières qui avaient émigré en Amérique. Les ombres de Salem font le sujet d'un de ses écrits : *Twice told Tales*, (*Contes racontés deux fois.*)

Chose rare pour un Américain, Hawthorne n'aime ni le commerce, ni la politique; la vie mystique, au contraire, a pour lui des attrait particuliers. Il s'identifie avec la nature, interroge l'âme humaine, dont il fait le centre de ses études, observe ce que la vie de la plus ordinaire apparence peut présenter de beau, de noble, de généreux. "Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent,"

dit-il, et c'est cette pensée qui le guide dans ses analyses. Original dans la conception de ses ouvrages, il n'imité ni les écrivains anglais, ni ses devanciers américains. Les deux romans les plus appréciés de Hawthorne sont *The Scarlet Letter*, (*la Lettre rouge*), qui passe pour son chef-d'œuvre, et la *Maison aux sept pignons*.

Nathaniel Hawthorne, qui est mort en 1864, laissa une empreinte si profonde et exerça une telle influence sur le mouvement intellectuel de ses contemporains et compatriotes, que les plus célèbres romanciers venus après lui se sont, avec plus ou moins de succès, inspirés de son génie.

Je dis, avec plus ou moins de succès, car la littérature actuelle chez nos voisins, de même que le niveau de la vie publique, n'ont fait que baisser depuis un quart de siècle.

Tous ces principes qui font la grandeur des peuples comme celle des individus, la religion, la morale, le patriotisme, tendent de plus en plus à s'effacer de l'esprit de la population. L'enseignement religieux ne pénètre plus la masse du peuple.

L'absence de toute règle, d'arbitre suprême en cette matière, a fini par provoquer une véritable anarchie intellectuelle, qui se traduit dans les actes des particuliers, parfois même dans ceux de la législation. Les sectes les plus bizarres, disons mieux, les plus inconcevables, y pullulent. D'autre part, ils se comptent par millions les Américains qui vivent éloignés de tout culte et qui, de l'intolérance de leurs ancêtres et du défaut d'une éducation religieuse dans leur jeunesse, sont passés à l'indifférence la plus complète des préceptes du christianisme. Et la littérature, qui ne peut être que l'expression psychologique d'un peuple envisagé à ces différents points de vue, peint parfaitement le changement qui s'est opéré depuis ces vingt-cinq dernières années. " Les dogmes fondamentaux de la déchéance originelle, de la grâce, de la rémunération et des peines de la vie future, qui tenaient encore une si

grande place dans les productions littéraires de l'Amérique, il y a trente ans, dit M. Claudio Jannet, ne se retrouvent plus dans celles de nos jours. Presque tous les écrivains contemporains en renom ont été plus ou moins touchés par la contagion des idées *unitaires*. Parmi les romanciers, celui qui a le plus de mérite, Bret-Harte, ne fait plus appel qu'à une vague religion de l'humanité où les sensations (nous ne pouvons dire les sentiments) tiennent une place prépondérante et où les exigences de la morale, à force d'atténuation, arrivent à *n'avoir plus aucune portée* (1)."

L'amour effréné de l'argent, le tout-puissant dollar étouffent chez la plupart le culte de la pensée, les élans généreux de l'âme. Le culte du veau d'or semble avoir matérialisé la pensée de tout un peuple.

"La richesse, dit à ce sujet une des grandes revues de l'Union, est plus généralement l'objet de la poursuite de chacun que le bonheur intérieur, l'honneur ou la dignité. Le crédit auquel nos contemporains aspirent et veulent arriver est celui que donne l'argent plutôt que celui qui suit la vertu. De belles maisons, un train élégant, une vie luxueuse, des réceptions coûteuses, des amusements à la mode, voilà les objets de leur ambition bien plus que la culture intellectuelle et morale, les triomphes de l'art ou les découvertes de la science. C'est ainsi que les choses se passent dans tous nos grands centres. Un extérieur pompeux et le décorum des manières qui attirent les regards, l'admiration et la popularité, sont plus prisés que des principes inflexibles et une conduite droite. En résumé, la société américaine, dans les villes et dans le reste du pays, est futile, superficielle, vaine, et s'appuie plus sur les prétentions que sur le mérite." (2)

Avouons également que le genre d'éducation donné au

(1) Claudio Jannet, *les États-Unis contemporains*.

(2) *New-Orleans Monthly Review*, mars 1875.

delà de la frontière n'est nullement propre à favoriser le génie, à former des hommes d'élite. La remarque d'Alexis de Tocqueville, que les États-Unis sont le pays qui, proportion gardée, compte le moins d'ignorants et le moins de savants, est aussi vraie aujourd'hui qu'elle l'était de son temps. Les écoles publiques et l'éducation que l'on y donne à la jeunesse du pays tendent, de leur nature, à établir une uniformité médiocre dans tous les esprits.

“ On regarde depuis si longtemps le système des écoles publiques comme la gloire suprême de l'Amérique, que la critique la plus amicale de ce système passe pour être le produit d'un esprit révolutionnaire en délire, une attaque contre une institution divine par un suppôt du démon ; et, cependant, je crois fermement que l'historien de l'avenir dira que l'école publique a été le plus grand mal du siècle, qu'elle a assassiné le génie et enfanté la médiocrité. Il nous est aussi impossible de former un Socrate dans l'école publique de nos jours que de faire éclore des éléphants dans un incubateur ou d'élever un Bucéphale dans une cage d'oiseau. Notre système d'écoles publiques est simplement une machine dans laquelle on jette, comme matière pratique, les esprits les plus divers et que l'on transforme en autant de MENTAL SHOE-PEGS (ce qui veut dire des êtres intellectuels coulés dans le même moule et qui se ressemblent tous comme des clous à chaussures). On ne fait aucun effort pour se rendre compte des aptitudes de l'élève, pour savoir si Dieu l'a destiné à écrire de la poésie ou à laver de la vaisselle, à être un Massillon ou un conducteur de mulets. Voyez le programme aussi inflexible que le lit de Procuste. . . . Un maillet brutal fait entrer toutes les intelligences dans le même moule. Est-il étonnant que les hommes de génie deviennent rares ? (1) ”

(1) *La Review*, de Chicago, citant un article de *l'Iconoclast* du mois de novembre 1895.

La politique, telle qu'entendue et pratiquée dans la grande République, est un autre fléau qui ronge cette société américaine. Il y a à peine cinquante ans, elle était encore l'objet de l'attention des citoyens les plus éminents du pays et dont les aspirations étaient vraiment patriotiques ; aujourd'hui, ce n'est plus la politique pour le plus grand bien du peuple, c'est la politique de parti ; elle est devenue le monopole d'une classe d'individus qui subordonnent le bien public à leurs intérêts personnels et les proportions de corruption qu'elle a atteintes, unies à la défaillance générale des mœurs, à la perte du respect du foyer domestique, sont autant de menaces pour la civilisation américaine. Le développement des grandes industries, le progrès matériel sous toutes ses formes, témoignent certainement en faveur de la civilisation d'un peuple ; toutefois, ce sont des choses qu'il ne faut pas confondre avec la civilisation proprement dite, qui a tout à fait une autre signification.

Comment voulez-vous que les arts, qu'une saine et vigoureuse littérature fleurissent au milieu de tant de causes de décomposition sociale ? Non, il faut à l'esprit une tout autre atmosphère, une région plus sereine et plus désintéressée pour qu'il puisse produire des œuvres qui soient un sujet de gloire pour une nation et de crédit pour les auteurs eux-mêmes. Ils sont légions ceux qui tiennent une plume aujourd'hui aux États-Unis ; la quantité a remplacé la qualité. La question d'art ne compte guère dans ce pays où tout se vend et s'achète. Un exemple, entre mille, pris dans un journal de Chicago, peint parfaitement l'état de choses actuel. Voici l'annonce que publiait dernièrement ce journal : " M. Elias F. Mathers offre d'écrire mille articles de magazines en mille semaines. Peu importe la longueur." Le journal, le magazine, le roman populaire en sont là aujourd'hui aux États-Unis, et tant que leur vie nationale ne sera pas

vivifiée par de meilleurs principes, tant qu'ils n'auront pas compris que l'homme doit se faire un idéal plus élevé de l'existence que celui de la poursuite à outrance de la richesse, les Américains, avec leur génie pour les choses matérielles et mécaniques, pourront encore pendant quelque temps étonner le monde, mais là devra se borner leur ambition.

Revenons à l'âge d'or de la littérature de nos voisins, qui a été également l'âge d'or de leur vie politique et sociale. C'est surtout en histoire que les Américains ont excellé.

Washington Irving, le premier en date, est probablement le meilleur de leurs historiens, tout en étant un brillant romancier ; il est considéré comme le plus populaire des écrivains américains.

Il naquit à New-York, le 3 avril 1783. Il se destinait au barreau, mais sa faible santé l'obligea à interrompre ses études du droit. Il voyagea en Europe où, de fait, il passa la plus grande partie de sa vie, et finit par se livrer entièrement à la littérature.

En 1820, de retour en son pays, il publiait son *Livre d'Esquisses*, où il raconte ses impressions de voyages et peint avec un talent inimitable les portraits de ses contemporains anglais et américains. Cet ouvrage créa une vive sensation en Angleterre et en Amérique. Lors d'un second voyage qu'il fit sur le Continent, il écrivit, à Paris, son *Manoir de Bracebridge* ou les Humoristes, et en Angleterre, ses *Contes d'un voyageur*, dont la forme littéraire et la fine plaisanterie font songer à Addison, à Steel et à Swift. Il fit en Espagne un long séjour qu'il employa à étudier dans les archives de la patrie adoptive de Christophe Colomb les sources de l'histoire de l'Amérique, ce qui nous a valu plusieurs ouvrages d'un grand mérite, tels que l'*Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, puis celle de ses *Compagnons*. On a encore

de lui une chronique de la conquête de Grenade et des Contes de l'Alhambra, où les mœurs des Maures du moyen âge sont dépeintes d'une manière saisissante. On lui doit également une *Vie de Mahomet* et de ses successeurs, une vie d'Oliver Goldsmith, puis celle de Washington, qui passe pour un véritable monument élevé à la mémoire du fondateur de l'Indépendance des États-Unis. Tous ces ouvrages sont des modèles de narration. Ils se distinguent par le style classique le plus pur de la littérature anglaise et une telle richesse de coloris, qu'ils ne cessent de présenter aux lecteurs un intérêt captivant.

Washington Irving s'occupa de travaux littéraires jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1859, à Wolfesty-Root, près New-York, où il s'était définitivement retiré.

William Hicking Prescott, voilà encore un historien dont s'honorent les États-Unis.

Né à Salem, il fit ses études classiques à Boston, sous le célèbre Gardiner, puis alla s'asseoir sur les bancs de l'Université de Cambridge, où il lui arriva un grand malheur. " Un jour, dit un de ses biographes, qu'il sortait du réfectoire, où venait d'avoir lieu le repas en commun des étudiants, il s'entendit appeler par ses camarades et se retourna pour savoir ce qu'on lui voulait. A ce moment il fut atteint à l'œil gauche par une croûte de pain dur que l'un des jeunes gens avait lancée avec tant de violence que l'organe visuel fut perdu. Prescott resta borgne. "

" Après un séjour de quatre ans à Cambridge, il entra dans l'étude de son père, qui était avocat et avait une très grande clientèle ; mais il dut bientôt suspendre tout travail, son œil droit était également devenu malade. Les médecins l'engagèrent à aller en Europe prendre conseil, à Londres et à Paris, des sommités de la science ophthalmique. Il partit et s'arrêta, pendant la traversée, à Saint-Michel, une des Açores, où son grand-père était

encore ; son mal empira et pendant six semaines il dut rester enfermé dans une chambre complètement noire où ne pouvait pénétrer un seul rayon de lumière. En août 1816, il s'embarqua pour Londres. Là les oculistes spécialistes ne purent lui donner aucun remède efficace ; il en fut de même en France et en Italie. Il revint chez lui, presque découragé ; ses parents et ses amis tâchèrent de le distraire en lui faisant à tour de rôle la lecture ou en écrivant sous sa dictée."

Mais vous allez voir ce que peut faire le courage uni à une volonté énergique.

Sur l'avis de son ami, Alexandre Everett, alors ambassadeur à la cour d'Espagne, il se décida à étudier les sources de l'histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, si fécond en grands événements, car, comme on le sait, ce fut sous leur règne qu'eut lieu la conquête de Naples, la découverte et la colonisation de l'Amérique, la chute de l'empire arabe en Espagne, l'expulsion des Juifs, l'expédition de Cortez au Mexique, la conquête du Pérou par Pizarre.

Alphonse Gagnon.

(A suivre)



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

Heureusement que leur bon ami Jean Guilbault se trouvait là, avec deux calèches et une charrette qu'il avait eu le soin de retenir d'avance. Le jeune disciple d'Esculape monta dans l'une des calèches avec madame Guérin, Charles prit place dans l'autre véhicule avec sa sœur, et l'oncle Charlot prit soin de la charrette, dans laquelle il eut bientôt fait placer tout le bagage que l'on avait à bord de la goélette.

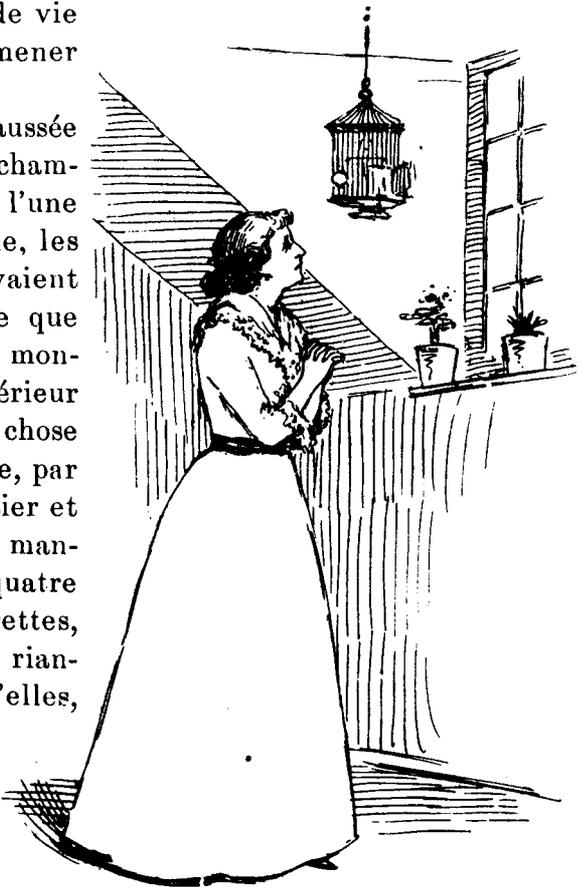
La maison que Charles avait fait louer se trouvait dans une des rues transversales du faubourg Saint-Jean. Elle était d'une pauvre apparence, bâtie en bois, sur un solage en pierre dont une partie sortait de terre à cause de l'inégalité du terrain ; un escalier extérieur conduisait à la porte qu'entourait une petite galerie. Si chétive que fût cette demeure, elle était gaie au premier coup d'œil, à cause de la belle vue que l'on découvrait de chacune des fenêtres. Presque toutes les rues de Québec ont cet avantage, qu'elles laissent voir à leur extrémité, encadré comme dans le champ d'une lunette, quelque fragment du beau paysage environnant.

Prendre possession d'une demeure que ses habitants viennent de quitter, comporte toujours avec soi une

indéfinissable tristesse. Le désordre qui règne dans tous les appartements, la nudité et le vide causent un vague effroi. Si l'on ne connaît point ceux qui nous ont précédés, on cherche à découvrir, dans ce qu'ils ont laissé derrière eux, quelque trace de leur existence. Si l'on est malheureux, on se demande quelle série d'infortunes a devancé celle que la Providence nous réserve ; on juge par les habitudes que devaient avoir les anciens occupants, du genre de vie que l'on devra mener soi-même.

Le rez-de-chaussée contenait trois chambres seulement, l'une servait de cuisine, les deux autres pouvaient servir à tout ce que l'on voulait. On montait à l'étage supérieur qui n'était autre chose qu'une mansarde, par un escalier grossier et mal assuré. La mansarde contenait quatre petites chambrettes, assez propres et riantes. Dans l'une d'elles, Charles trouva tout son petit ameublement que son ami avait fait déménager,

et qu'il avait eu le soin de disposer absolument dans le même ordre, de manière qu'il pût se croire de retour dans la mansarde qu'il avait si longtemps habitée.



Dans la chambre voisine, Louise trouva deux pots de fleurs sur l'appui de la lucarne, et une cage vide suspendue à une poutre. Évidemment cette petite chambre avait été la demeure d'une autre jeune fille. Était-elle morte et l'oiseau oublié dans la cage s'était-il envolé pour la suivre ? Ou bien, passée à une condition meilleure dans le monde, avait-elle dédaigné d'emporter avec elle cette vieille cage et ces deux vieux pots de fleurs ? Louise se posa ce problème et se hâta d'adopter cette chambre pour la sienne.

Derrière la maison, il y avait un petit jardin mal clos et peu cultivé, dont la vue cependant lui fit battre le cœur ; un saule tout près de la maison étendait ses branches jusque au-dessus des lucarnes. Deux lilas en fleur embaumaient le jardin et évoquaient par leur parfum plus d'un souvenir.

L'arrivée de ces étrangers excita, comme d'ordinaire, la curiosité des commères du quartier. Après avoir examiné la demeure qu'ils s'étaient choisie, le ménage qu'ils apportaient avec eux, elles se dirent entre elles : *c'est une pauvre famille ; mais par exemple ce sont des gens qui n'ont pas toujours été pauvres et qui ont roulé gros train.*



II

TOUS COMPTES RÉGLÉS



La ruine qui venait de frapper la famille Guérin n'était pas, comme nous l'avons déjà dit, une ruine absolue : seulement, pour ne pas dépenser trop promptement le tout petit capital que leur laissait la liquidation définitive de leurs affaires, ces pauvres gens se voyaient contraints à subir une infinité de privations.

Les oppositions et réclamations sur le produit de l'immeuble vendu n'avaient été ni aussi nombreuses, ni aussi formidables que l'avocat Voisin avait voulu le faire croire ; mais, cependant, grâce aux frais, aux *oppositions à fin de charge*, aux *oppositions à fin de conserver*, aux *rapports de distribution*, toutes choses dont M. Voisin sut se procurer sa bonne part, *étant au fond du sac*, comme on dit vulgairement, il ne resta qu'une balance de deux cent cinquante louis. En y ajoutant les cent cinquante louis que M. Wagnaër remboursa, suivant sa promesse, on trouvera, sans avoir recours à Barême, quatre cents louis. De plus cet excellent M. Wagnaër remit scrupuleusement les frais de poursuite et l'intérêt des cent cinquante louis ; mais il ne voulut point payer les frais d'opposition, qui étaient, disait-il, un accessoire des dettes légitimement contractées par la famille Guérin.

Le produit net de l'encan que madame Guérin avait fait faire avant son départ (et il est bon de noter en passant que le vieux Jean Pierre avait été dans bien des cas le plus haut enchérisseur) donnait environ cent louis.

Tous comptes réglés, la famille Guérin se trouvait riche d'un très petit mobilier, d'une terre non cultivée qui n'avait pas été vendue, et d'une somme de cinq cents louis. Placé à rente, ce capital donnait juste trente louis par année. Avec cela il était impossible de payer un loyer, si petit qu'il fût, et de vivre, même en se gênant beaucoup, sans gagner quelque chose d'un autre côté.

Le vieil oncle se procura de l'ouvrage dans un chantier, Charles se décida à donner des leçons de français dans une couple de familles anglaises, et madame Guérin et Louise se courbèrent plus que jamais sur leur aiguille pour faire elles-mêmes toute leur couture, sans compter tous les soins du ménage qui retombaient sur elles, n'ayant plus personne pour les servir.

Les leçons de l'infortune sont presque toujours un bienfait. Elles ne sont funestes qu'aux âmes viles qu'elles paralysent pour toujours. Mais pour les esprits d'élite, la terrible apparition du malheur, comme celle du fantôme de minuit, chasse tous les lutins et les follets qui jusque-là les avaient séduits et égarés. Ils rentrent en eux-mêmes et marchent sans hésiter dans la voie nouvelle que le spectre leur indique du doigt.

Charles se mit à l'œuvre sérieusement. Il devint chez M. Dumont le modèle des étudiants, chez ses élèves le modèle des professeurs.

Il regretta pendant quelques jours le monde brillant où il n'avait fait que passer, l'avenir enchanteur qui n'avait fait que lui apparaître. Il fut parfois tourmenté bien cruellement par l'énigme insoluble que lui offrait l'étrange conduite de Clorinde, qui continuait à garder le silence.

Quelquefois il la justifiait, d'autres fois il la condamnait et la méprisait. C'était un procès continu qui s'instruisait dans son esprit, mais le juge était trop intéressé pour être impartial. Tantôt une excessive indulgence,

tantôt une excessive sévérité faisait pencher injustement l'un ou l'autre plateau de la balance.

Dans les moments de désespoir un autre souvenir lui venait, qu'il s'empressait de repousser, comme on chasse une pensée basse et honteuse. N'eût-il pas été indigne, en effet, de songer à Marichette dans le malheur, après l'avoir oubliée pour courir après le bonheur et la fortune ?

Cependant il trouvait déjà dans la nouvelle vie qu'il menait d'abondantes consolations. Il lui semblait, avec raison, que tous ceux à qui il avait affaire le considéraient et l'aimaient davantage.

M. Dumont avait longtemps affecté de lui parler le moins possible, et avait écouté assez froidement le récit de la catastrophe au sujet de laquelle il avait bien quelques petits reproches à se faire, et comme *patron* et comme *conseil* ; mais peu à peu il parut s'intéresser à lui de nouveau et lui rendre sa confiance et son amitié. Ses compagnons d'étude, braves jeunes gens envers qui Charles avait pris des airs cavaliers au temps de ses splendeurs, se rapprochèrent de lui bien volontiers, dès qu'ils le virent disposé à se rapprocher d'eux.

Après une journée laborieuse et bien remplie, il passait de douces soirées en famille avec son ami Guilbault, qui manquait rarement au rendez-vous. On jouait une ou deux parties de *whist*, Louise chantait, sans trop se faire prier, tout ce qu'elle savait de romances et de chansonnettes ; l'oncle de Charles racontait quelque histoire du bon vieux temps ; madame Guérin s'arrachait quelques instants à la sombre douleur qui la minait, pour prendre part à la conversation ; on lisait quelque poésie ou quelque nouvelle publiée dans le journal du soir, que l'étudiant en médecine apportait toujours avec lui ; on causait de tout ce que l'on pouvait savoir dans le cercle étroit où l'on vivait, et l'on se séparait souvent assez tard et toujours avec regret. Jean Guilbault prenait un plaisir

de plus en plus évident à ces petites réunions, où il amenait un ou deux amis, qui, nos lecteurs s'en doutent bien, étaient des jeunes gens sans reproche. Il avait trop de peine à se pardonner sa liaison avec son ex-ami Voisin, pour qu'il en fût autrement. Ses poings se ser-



raient convulsivement, lorsqu'il songeait, comme il le disait, " que c'était lui qui avait introduit ce gredin-là partout." Chaque fois qu'il le rencontrait dans la rue, il lui fallait faire appel à tous ses principes et à toutes ses vertus pour ne pas le rouer de coups. L'air gauchement fanfaron de l'avocat, qui avait décidément jeté son

bonnet par-dessus les moulins, ajoutait à la violence de la tentation. Ce qui achevait de vexer horriblement l'honnête Guilbault, c'est que, ainsi qu'il l'avait prévu, M. Wagnaër et son complice étaient sortis de cette affaire un peu plus blancs que la neige, dans l'opinion d'un certain monde.

La première version, la véritable, avait bien causé, en se répandant, quelque petit scandale. La seconde version, antidote de la première, n'avait pas tardé à prendre le dessus.

De quoi M. Guérin se plaignait-il ? disaient les *gens positifs*. M. Wagnaër ne lui avait-il pas remboursé tout ce qu'il avait perdu ? N'était-ce pas sa faute d'avoir voulu se poser en protecteur de cet autre jeune homme et d'avoir endossé ce billet ? N'était-il pas bien heureux de s'en tirer à si bon marché ? Toute l'intrigue gisait dans son imagination. C'était un poète, un visionnaire, un de ces hommes qui se posent en victimes à tout propos.

M. Wagnaër mariait sa fille à M. Voisin. Eh bien, le beau malheur ! En manquait-il des filles à marier ? Et puis M. Guérin pouvait-il affirmer qu'on lui avait promis la main de cette demoiselle ? Il lui avait plu de bâtir un roman sur rien du tout ; tant pis pour lui. M. Wagnaër n'avait-il pas le droit de préférer à un jeune homme incompris, un homme d'affaires habile et expérimenté, pour en faire son gendre ?

Tout le bruit que faisait la famille Guérin venait de son désappointement : le dépit d'avoir été refusé par une riche héritière avait monté la tête à ce pauvre garçon. Henri Voisin avait été plus heureux que lui, c'est qu'il s'y était pris plus convenablement. Au lieu de faire des phrases sentimentales à la jeune fille, et de se poser en troubadour, comme avait fait son ami, il avait su s'attirer l'estime et la confiance du père, ce que l'autre avait sottement négligé.

Voilà ce qui se disait partout, et ce que Jean Guilbault n'entendait jamais sans se fâcher. Il eut maintes querelles à ce sujet ; mais il s'aperçut bientôt que, plus il s'emportait, moins il faisait de prosélytes, et qu'il compromettait de plus en plus la réputation de son ami. Il pensa que celui-ci serait peut-être trop heureux, si, en fin de compte, après lui avoir enlevé sa fortune, on voulait bien lui laisser son caractère. Il songea à cette pauvre grue de la fable, si fière d'avoir retiré sa tête saine et sauve de

la gueule du loup, à ces pauvres moutons à qui l'on faisait tant d'honneur en les mangeant, et à une foule d'autres allégories qui toutes se résument par le mot de Brennus : *væ victis ! malheur aux vaincus !* Point de justice pour les faibles !

Il se tut et fit bien.

Un soir il entra chez madame Guérin, le visage tout bouleversé et les lèvres toutes pâles.

—Qu'y a-t-il donc ? Viens-tu encore de rompre une lance pour ma cause ? lui dit en riant son ami.

—Non, mais je viens de rencontrer ce gremlin de Voisin, en tilbury, le cigare à la bouche et qui part pour la campagne. Il est bien heureux cet aigrefin de pouvoir gagner la campagne !

—Mais ce n'est pas un si grand bonheur après tout.

—Ah ! c'est que j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre. Au moins, il ne faudrait pas vous effrayer ; si je vous dis cela, c'est afin de vous mettre sur vos gardes et de vous envoyer à la campagne, s'il y a moyen pour vous d'y aller... C'est qu'il y a eu aujourd'hui deux cas bien constatés du choléra asiatique, ... le véritable choléra-morbus asiatique.

—Miséricorde ! s'écria madame Guérin.

—Mon Dieu, mon Dieu ! fit Louise.

—Gagner la campagne ; mais cela nous est impossible. Avec quoi vivrons-nous ? Où aller ?

—C'est cela ! reprit Jean Guilbault, ça n'est possible que pour ce triple scélérat de Voisin. Je suis certain que cet escogriffe se sauve déjà. Il paraissait tout content de lui, et il m'a regardé d'un air goguenard....

—Ah ça, monsieur le docteur, c'est donc bien terrible ce *moléra corpus* ? demanda l'oncle Charlot.

—Il a été bien terrible en Europe, reprit le jeune homme en comprimant un sourire, mais on espère qu'ici il ne sera pas aussi cruel. Le climat est bien sain et la

position de Québec surtout est si salubre ! Il y a tant d'air dans cette ville, dans ce quartier-ci par exemple. Avec une bonne hygiène, on peut s'en préserver.

—Ces deux cas, où en sont-ils ?

—Morts tous deux et enterrés dans le nouveau cimetière que la *fabrique* vient d'acheter sur le chemin Saint-Louis.

—Et les connais-tu ?

—Non, ce sont deux Irlandais nouvellement débarqués.

—Maman, observa Charles, vous avez beau dire, vous ne pouvez pas rester ici, ni Louise non plus.

—Mon pauvre enfant, que veux-tu faire ? La mort nous trouvera bien partout où nous irons. La mort, c'est lorsqu'on la fuit qu'elle s'attache à nos pas ! Il est bien rare que ceux qui la désirent la voient venir.

—N'est-ce pas une fatalité ? N'est-ce pas désolant ? Être venus habiter la ville justement quelques semaines avant le choléra et ne pouvoir s'en aller, tandis que ceux qui sont ici depuis longtemps vont se sauver de tous côtés.

—Au moins, M. Guilbault, vous serez assez gentil pour ne rien nous conter de trop effrayant, n'est-ce pas ?

—Je ferai mieux que cela encore, Mlle Louise, je ne viendrai pas ici tant que durera l'épidémie. Je n'ai pas envie de vous apporter la mort !

—Quoi, vous ne viendrez plus du tout ? s'écria naïvement la jeune fille, et de pâle qu'elle était, elle devint rouge jusqu'aux oreilles.

Le jeune homme rougit légèrement, et il reprit d'une voix émue :—On n'a pas encore décidé, en Europe, si cette maladie est contagieuse ou non. Dans la supposition où elle le serait, les médecins doivent éviter de se présenter inutilement dans les familles où il n'y a point de cholériques.

—Mais vous n'êtes pas docteur ; sûrement, vous n'allez

pas vous faire recevoir exprès pour traiter cette vilaine maladie ?

—Dans un moment semblable, tous ceux qui peuvent être utiles se doivent aux malheureux. Dans une bataille meurtrière, on monte en grade bien vite !

—Et tu dis que ces deux Irlandais sont morts ? Dans combien de temps ?

—Neuf heures de maladie pour l'un d'eux, et sept heures pour l'autre.

—Les as-tu vus ?

—Non, mais mon patron a été appelé dans le dernier cas. Le chirurgien du 71^e régiment, qui a traité le choléra dans les Indes, s'y est aussi trouvé. Il a dit que c'était un cas superbe. Les symptômes étaient parfaitement caractérisés et se développaient avec une rapidité et une vigueur qui faisaient qu'on ne pouvait point s'y méprendre. Je regrette beaucoup que mon patron ne m'ait pas emmené avec lui.

—Mais vous voulez donc nous faire mourir de parler ainsi ? dit Louise toute tremblante. Il faut au contraire que vous nous promettiez de ne pas aller aux cholériques, quand bien même votre patron voudrait vous y envoyer...

Comme Mlle Guérin prononçait ces mots, la porte de la maison s'ouvrit avec fracas. Un homme à moitié vêtu se précipita, en criant :

—Vitement, vitement, docteur Guilbault : ma femme se meurt !

Le jeune homme se jeta sur son chapeau et disparut sans dire une seule parole.



III

L'HOPITAL DES ÉMIGRÉS



E choléra sévissait à Québec avec une rage inouïe. Bien loin d'avoir été préservée, comme on l'espérait, cette ville souffrait de l'épidémie dans des proportions bien plus grandes que toutes les autres villes de l'Amérique. Le fléau, dans sa terrible bizarrerie, semblait, pour détruire les préjugés que l'on entretenait à son égard, s'attaquer de

préférence aux quartiers les plus salubres, aux familles les plus considérées, aux santés les plus robustes. De cent à cent cinquante victimes succombaient chaque jour. Prêtres et médecins ne pouvaient suffire à remplir leur ministère. Les émigrés et les pauvres gens tombaient frappés dans les rues, et on les conduisait aux hôpitaux entassés dans des charrettes, où ils se débattaient dans des convulsions effrayantes. Les corbillards ne suffisaient plus pour conduire les morts à leur dernière demeure. De longues files de charrettes, chargées chacune d'elles de plusieurs cercueils, se croisaient dans toutes les directions. Les décès des gens riches et considérables étaient devenus si fréquents, que les glas funèbres tintaient continuellement à toutes les églises. L'autorité défendit de sonner les cloches, et leur silence, plus éloquent que leurs sons lugubres, augmenta la terreur au lieu de la diminuer.

Toutes les affaires étaient interrompues, les rues et les places publiques étaient vides de tout ce qui avait coutume de les animer, presque toutes les boutiques étaient

fermées : la mort seule semblait avoir droit de bourgeoisie dans la cité maudite ; on ne rencontrait partout que des gens portant la livrée de cet horrible tyran.

L'autorité épuisait, dans son impuissance, tous les caprices de son imagination. Un jour vous sentiez partout l'odeur âcre et nauséabonde du chlorure de chaux, le lendemain on faisait brûler du goudron dans toutes les rues. De petites casseroles, posées de distance en distance sur des réchauds, le long des trottoirs, laissaient échapper une flamme rouge et une fumée épaisse. Le soir, tous ces petits feux avaient une apparence sinistre et presque infernale. Quelques officiers qui avaient été dans l'Inde, s'avisèrent de raconter qu'après une grande bataille le fléau avait cessé, et que l'on attribuait sa disparition aux commotions que les décharges d'artillerie avaient fait éprouver à l'atmosphère. On traîna tout de suite des canons dans les rues, et toute la journée on entendit retentir les lourdes volées d'artillerie, comme s'il se fût agi de dompter une insurrection.

Et avec toutes ces précautions le mal redoublait d'intensité, et emportait dans la tombe des familles entières ; il y eut même des rues où il resta à peine un seul être vivant. Les médecins, comme l'autorité, avaient épuisé toutes leurs ressources, et fait manger au monstre toute leur pharmacie, qui n'avait fait qu'aiguiser sa faim dévorante. Toutes les théories et tous les systèmes recevaient chaque jour de l'expérience un cruel démenti : le remède qui triomphait un jour était sûr d'éprouver le lendemain une éclatante défaite ; les seules cures qui s'opéraient ne pouvaient guère s'attribuer qu'à la nature, ou à l'intervention directe de la Providence ; elles avaient lieu, le plus souvent, lorsque le malade rendu à la dernière extrémité était abandonné des médecins.

On avait érigé des hôpitaux temporaires, et l'on avait élevé au centre du faubourg St-Jean, sur un terrain

vacant, une immense baraque en bois que l'on baptisa du nom d'hôpital des Émigrés. C'était là que le fléau tenait sa cour plénière et régnait en maître absolu. Ce n'étaient pas des malades, c'étaient plutôt des mourants qui allaient se faire enregistrer dans cet hôpital, avant de prendre le chemin du cimetière. Tous les lits étaient pleins, et une foule de patients étaient étendus par terre, faute de place : rien de plus hideusement saisissant que cette salle, où il fallait souvent déplacer un cadavre pour parvenir à un malade. On avait été obligé d'établir tout près de là une boutique de cercueils, et le bruit de ce sinistre travail parvenait distinctement à l'oreille des mourants.

C'était la nuit. Il faisait une chaleur suffocante. Épuisés de sueurs, de fatigue, de dégoût et de découragement, trois médecins et un élève étaient assis ou plutôt couchés sur des chaises dans une petite chambre étroite et basse, qui servait d'apothicairerie, derrière la salle des malades.

Ces trois hommes, distingués tous trois parmi leurs confrères, offraient chacun d'eux un des types de la profession médicale.

Le plus savant et le plus célèbre des trois, était un petit homme maigre, au front chauve, au visage pâle, aux yeux enfoncés dans leur orbite, à la contenance raide et automatique. Il était curieux à voir dans le désordre de ses vêtements et l'agitation nerveuse qu'il éprouvait. On reconnaissait aisément qu'il ne s'était point ménagé, et qu'il avait lutté sans trop de précautions contre le fléau. C'était un de ces hommes qui, par amour de la science et de l'humanité, se dévouent corps et âme à leur profession ; qui portent dans leur traitement des maladies une obstination acharnée et pour bien dire héroïque ; qui s'occupent peu de l'argent, de la renommée, de toutes les jouissances de la vie, et font

abstraction de tout ce qui n'est point l'art lui-même. En un mot, c'était le médecin-philosophe, un héritier en ligne directe de ces hommes célèbres dans l'art de guérir leurs semblables, à qui l'antiquité avait, à bon droit, érigé des autels.

Autant il paraissait inquiet et contrarié, autant le plus âgé de ses deux confrères semblait résigné et presque apathique. Celui-ci était un gros homme à tempérament sanguin, dont l'embonpoint et les fraîches couleurs étaient une cruelle ironie à l'adresse de ses patients. Il était renommé pour sa science, surtout pour son sang-froid et sa dextérité dans les opérations chirurgicales. Ses confrères ajoutaient que nul ne savait rédiger un mémoire comme lui, ni se faire payer avec plus de succès. C'était le médecin *homme d'affaires*.

Le troisième était un jeune homme élégamment vêtu, qui venait de jeter de côté une défroque toute spéciale dont il se servait à l'hôpital seulement. Il fumait négligemment un cigare pur havane, et exhalait en outre l'odeur de plusieurs parfums savamment et délicatement combinés. Il était arrivé depuis deux ans de Paris où il avait complété ses études. Il méritait sous bien des rapports la grande réputation dont il jouissait, mais il avait su aider habilement lui-même à ses succès. Il était plus préoccupé de lui-même que de son art, dont il se servait comme d'un instrument, pour se faire une position brillante. C'était un homme de vogue et de représentation ; en un mot, c'était le médecin *homme du monde*.

Quant à l'élève qui, par une faveur toute spéciale, était admis dans l'intimité de ces trois oracles de la science, il n'était autre que notre ami Jean Guilbault.

—Il y a de quoi brûler tous ses livres et casser toutes ses fioles, disait le petit homme chauve. Aucun traitement n'a réussi jusqu'à présent ; et j'ai vu dans les cas qui se sont présentés aujourd'hui des symptômes plus

terribles que jamais. Je ne suis pas surpris si les Irlandais de la rue Champlain s'imaginent qu'on les empoisonne, et obligent le coroner à tenir un *post mortem* sur chaque personne qui meurt. J'aurais juré moi-même aujourd'hui que mes patients avaient pris du poison, tout médecin que je suis. L'état de l'atmosphère contribue beaucoup à alimenter la rage du fléau. Cela va changer, j'espère. Nous aurons un orage bien vite. J'ai toujours remarqué qu'après le beau temps, il faisait mauvais.



—Et n'avez-vous pas aussi remarqué quelque chose après le mauvais temps ? demanda le jeune homme d'un air narquois, en secouant la cendre de son cigare.

Sans un brutal éclat de rire de son gros confrère, le docteur n'aurait point senti le trait qui lui était lancé, tant il était distrait et préoccupé.

—Vraiment, reprit-il après un moment de réflexion, il faut bien aimer les plaisanteries pour s'en permettre dans un temps comme celui-ci. Il est vrai que notre Parisien a rapporté de son voyage tout un arsenal de pointes et de bons mots. Il est fâcheux seulement, con-

frère, que les remèdes que vous nous avez apportés ne soient pas d'aussi bon aloi. Car, enfin, votre traitement du choléra ne fait point fortune ; vos moxas, vos sinapismes, vos frictions de toute espèce, vos bains d'eau chaude, et surtout vos passes magnétiques n'ont pas encore opéré de merveilles.

—C'est vraiment une cruauté de faire souffrir ainsi ces pauvres diables, observa le second médecin, comme pour réparer ce qu'il y avait eu d'irrévérencieux dans son éclat de rire.

—Je commence à le croire, fit le jeune homme, en se mordant les lèvres : il m'est avis, après tout, que le traitement anglais que vous avez adopté est bien préférable. Une forte dose de laudanum épargne bien des douleurs. Je vous conseillerais cependant une légère modification. Comme la nature pourrait bien s'aviser de ramener à la vie quelques-uns de vos patients, il faudrait ne pas les laisser enterrer si promptement.

—Hum ! fit le gros confrère, en enfonçant ses mains dans ses poches, le petit Parisien sera toujours méchant !

—Et dire que je n'en ai réchappé qu'un seul depuis deux jours, dit le vieux médecin, comme se parlant à lui-même ! Avoir étudié toute sa vie et être obligé d'avouer son ignorance complète ! Oh ! il y a du surnaturel dans ce terrible fléau. Ils meurent bien tous du choléra, mais chacun d'une manière différente. Les uns, c'est la faiblesse, la prostration qui les emporte, toutes leurs forces vitales se sont écoulées. Les autres meurent d'une congestion au cerveau : ceux-ci ont des convulsions effrayantes, ceux-là meurent dans très peu de temps, sans présenter autre chose que la diarrhée et des symptômes ordinaires. Nous avons épuisé sans succès les toniques et les astringents les plus forts ; nous avons essayé des révulsifs les plus énergiques : rien ! Quelques-uns à qui

j'avais laissé boire de l'eau froide en désespoir de cause, sont revenus à la vie : tous ceux à qui j'ai voulu ensuite prescrire ce traitement hydropatique, sont morts à l'envi les uns des autres.

—C'est comme moi ; imaginez-vous que j'ai soigné deux malades avec un traitement tout différent dans chaque cas : l'un est mort et l'autre s'est réchappé... Eh bien ! un peu plus tard, j'ai répété la même expérience ; j'ai obtenu le même résultat, mais en sens inverse. Le remède qui a tué dans le premier cas a guéri dans le second ; celui qui avait réussi dans le premier cas a vu mourir le second malade.

—Et cependant, observa le plus jeune des trois esculapes, cependant il faudra bien que l'on finisse par trouver un spécifique. On en a trouvé, à la longue, pour toutes les maladies.

—Oh ! oui, un spécifique ! Quelle gloire, quelle réputation mieux méritée, quel nom pour la postérité, quelle consolation pour lui-même ! quel trésor inappréciable aura gagné le savant qui fera la découverte de ce spécifique !

—Vous avez bien dit un trésor, confrère, car il fera sa fortune en très peu de temps.

—Oui, il aurait une assez jolie passe dans le monde, ce monsieur.

—Et cependant, pour cela, il faudrait remonter à la cause et nous en sommes loin encore : tout ce que nous avons pris jusqu'à présent pour le principe de la maladie n'est que symptomatique. Je ne trouve rien de raisonnable dans tout ce qu'on a dit sur ce sujet, et j'avoue néanmoins que mon imagination ne me présente rien de nouveau. La chimie moderne, qui se perfectionne si rapidement, trouvera peut-être dans l'atmosphère la cause du mal. Il est vrai, pourtant, que l'analyse de l'air atmosphérique n'a encore rien présenté de bien remarquable. Si j'étais

fataliste, je comparerais ce fléau aux plaies d'Égypte, ou aux signes terribles de l'Apocalypse, et j'en conclurais qu'il n'y a rien à faire que de lui laisser accomplir sa mission providentielle.

—Que dites-vous de ma théorie électrique ? demanda timidement Jean Guilbault.

—Eh ! bien, elle n'est pas plus improbable que toutes les autres, mais elle ne m'est pas plus démontrée.

—Allons, docteur, si vous pensez que l'électricité peut avoir quelque chose à démêler avec le choléra, vous ne devez pas rire de mes passes magnétiques. Le magnétisme animal, dont l'existence ne peut se nier, doit se rattacher au magnétisme terrestre ; le magnétisme terrestre s'identifie de plus en plus avec l'électricité...

—Oui, *et voilà pourquoi votre fille est muette*, s'écria avec emphase le gros médecin, tout fier de prendre sa revanche contre le Parisien.

En ce moment on frappa légèrement et discrètement à la porte extérieure de l'apothicairerie.

—Entrez ! répondit-on.

—Pourrait-on voir M. Jean Guilbault un instant ? fit une voix qui trahissait une vive émotion.

—Mon Dieu ! est-ce toi, Charles ? cria le jeune homme. Entre vite. Qu'y a-t-il chez vous ?

—Je crains bien que ce ne soit le choléra. Ma pauvre mère est malade depuis quelques heures.

—Docteur, voulez-vous venir avec moi ? Vous m'avez tellement découragé, que je n'oserais administrer le moindre remède.

—Allons ! Encore un nouveau cas. Qu'allons-nous en faire ? Toujours le même problème à résoudre... et point de solution ! Autant vaudrait rouler le rocher de Sisyphé ou combler le tonneau des Danaïdes !

Malgré la fatigue dont il se plaignait, le docteur se rendit à la demeure de madame Guérin presque aussi vite

que les deux jeunes gens, qui avaient les meilleures jambes et toutes les raisons du monde pour ne pas languir en chemin. C'est que la science exerçait une puissante attraction sur cet homme dévoué. Il cherchait un spécifique contre le choléra avec le même acharnement que mettaient les alchimistes à la recherche de la pierre philosophale. Quel que fût son découragement, il pensait trouver dans chaque nouveau cas une meilleure chance, et il risquait de nouveau l'enjeu de sa vie avec l'ardeur concentrée qui anime les joueurs frénétiques autour d'un tapis vert. Jean Guilbault partageait ordinairement avec son patron cet enthousiasme professionnel ; mais dans ce moment, il tremblait de toutes ses forces... L'épreuve qui allait se faire était bien pour lui tout le contraire de ce que les médecins appellent une expérience *in anima vili*. Il s'agissait d'existences que l'amitié lui rendait plus chères que la sienne propre.

Au pied de l'escalier qui conduisait à la petite galerie extérieure de la maison, ces trois personnes en rencontrèrent deux autres, animées d'un égal empressement. C'est que, en même temps que Charles courait au médecin, son oncle avait couru chercher le prêtre.

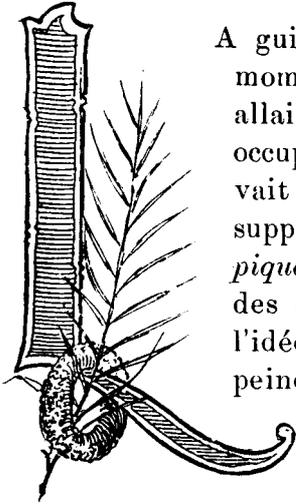
—Après vous, monsieur le curé, après vous, fit le docteur avec un triste sourire. De ce temps-ci vos soins sont infiniment plus urgents que les nôtres, et plus efficaces aussi, il faut l'espérer...

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, et le prêtre et le médecin redescendaient ensemble les marches de cet escalier, échangeant d'un air morne deux mots bien significatifs pour eux : *au revoir !*



IV

LE CIMETIÈRE SAINT-LOUIS



A guillotine fut introduite en France au moment où le tribunal révolutionnaire allait être établi à Paris. Le Dr Guillotin, occupé de recherches scientifiques, n'avait pour but, en indiquant ce mode de supplice, qu'un projet tout *philanthropique*, celui de diminuer les souffrances des condamnés, et de faire disparaître l'idée d'infamie attachée aux autres peines. Mais lorsqu'on songe au rôle affreux de cette affreuse machine, venue au monde en même temps que les bourreaux et les assassins dont elle devait être le complice et le serviteur fidèle, on ne peut trop s'étonner des étranges coïncidences, des rapprochements effrayants qu'il y a dans la marche de certains événements, qui s'appellent les uns les autres dans les profondeurs de la pensée providentielle, comme l'abîme appelle l'abîme.....

Cette réflexion nous est suggérée par une autre coïncidence du genre terrible, qui s'est présentée dans l'histoire des ravages du choléra à Québec. La fabrique de Notre-Dame hésitait depuis longtemps à faire l'acquisition d'un terrain en dehors des murs de la ville pour y faire une espèce de *Père-Lachaise*, l'accroissement de la population rendant depuis longtemps insuffisant le vieux cimetière dit des *Picotés*, situé au centre de la haute ville et qui avait été (autre coïncidence étrange) *étrenné* par les ravages de la petite vérole, à une époque assez reculée. Les marguilliers pour le temps d'alors en faisaient, comme

de raison, une grande affaire : plusieurs terrains avaient été visités, arpentés, marchandés, et déjà l'on allait se diviser en *Guelfes* et en *Gibelins* d'une nouvelle espèce au sujet de deux propriétés rivales, lorsque l'entente se rétablit presque par miracle, et l'on se hâta de faire l'acquisition de la vaste étendue de terre maintenant connue sous le nom de *cimetière Saint-Louis*. — Le dimanche de la Pentecôte avait été fixé pour la bénédiction et la consécration solennelle du cimetière ; la foule compacte et pieuse rassemblée sur le tertre funéraire n'ignorait qu'une chose, c'est que deux cercueils, inhumés la veille dans ce nouveau domaine de la mort, contenaient les deux premières victimes du choléra à Québec. Le fléau avait fait, comme les princes et les grands seigneurs en voyage : il avait retenu d'avance ses appartements.

Le peuple, qui appelle toujours les choses de leur vrai nom, connaît plus sûrement ce lieu sous le nom de *cimetière du Choléra*.

Le cimetière Saint-Louis s'étend sur les plaines d'Abraham, célèbres et par la bataille perdue par le marquis de Montcalm et par celle gagnée par le chevalier de Lévis. On y parvient par un long chemin bordé de charmantes villas entourées d'arbres, chemin qui se prolonge jusqu'à la rivière du Cap-Rouge (1).

(1) Il manquerait quelque chose à l'étrange chronique des nécropoles québécoises, si nous n'ajoutions qu'à quelque distance de là dans le bois du Cap-Rouge, les protestants des différentes sectes ont établi le cimetière du Mont-Hermon, lequel fut ouvert peu de temps avant le choléra de 1849, aussi terrible et plus terrible peut-être par le choix qu'il fit de ses victimes, que ceux de 1832 et de 1834. Le hasard voulut que nous fussions présent nous-même à l'inhumation du vocaliste écossais Wilson, la première victime de l'épidémie cette année-là. Ayant obtenu, en notre qualité de membre de l'assemblée législative, un acte d'*incorporation* pour les associés-propriétaires de ce cimetière, nous avons eu la curiosité d'aller visiter ce champ funèbre, divisé par *emplacements*, possédé par *actions* et *patenté* par acte du parlement.

Les associés qui depuis plusieurs années s'occupaient de ce projet, ne s'étaient point douté d'avance du sinistre à propos de leur entreprise. (Voyez aussi la note E à la fin du volume.)

Les enterrements des *cholériques* se faisaient régulièrement chaque soir à sept heures, pour toute la journée. Les morts de la nuit avaient le privilège de rester vingt-quatre heures ou à peu près à leur domicile. Ceux de l'après-midi n'avaient que quelques heures de grâce. On les portait au cimetière à la hâte pour *l'enterrement* du soir. Tant pis pour eux, s'ils se réveillaient trop tard !

A toutes les heures du jour, les chars funèbres se dirigeaient vers la nécropole ; mais le soir c'était une procession tumultueuse, une véritable course aux tombeaux, semblable aux danses macabres peintes ou sculptées sur les monuments du moyen âge. Des corbillards de toutes formes, de grossières charrettes, contenant chacune de quatre à six cercueils symétriquement arrangés, se pressaient et s'entreheurtaient confusément dans la *grande allée* ou chemin Saint-Louis. Les Irlandais étaient à peu près les seuls à former des convois à la suite des dépouilles de leurs parents ou de leurs amis. Ce peuple est si malheureux, qu'il a toujours festoyé la mort comme une amie, et que nul danger ne peut l'éloigner d'une cérémonie funèbre.

C'étaient de longues files de calèches pleines d'hommes, de femmes et d'enfants entassés les uns sur les autres, comme les morts dans leurs charrettes ; tandis que les cercueils des Canadiens se rendaient seuls ou presque seuls à leur dernière demeure. Au reste, la plupart de ceux qui avaient parcouru ce chemin la veille en spectateurs, faisaient eux-mêmes, le lendemain, les frais d'un semblable spectacle.

Le lendemain du jour où nous avons vu le curé et le docteur sortir de la maison de madame Guérin, un pauvre et modeste corbillard cheminait lentement et lourdement, à la suite de tous les autres convois. Un vieillard et deux jeunes gens formaient tout le cortège.

La mort de madame Guérin avait été plus prompte

encore que toutes les autres morts causées par le fléau. Les médecins n'avaient trouvé d'abord que de très faibles symptômes ; mais une prostration si grande s'en était suivie qu'ils durent abandonner bientôt tout espoir. Le chagrin et l'inquiétude avaient miné d'avance l'âme de cette pauvre femme et l'avaient peu à peu détachée de son enveloppe terrestre. Elle s'était consumée intérieurement comme ces corps que l'on trouve sous les laves du Vésuve, et que l'attouchement le plus léger fait tomber en poussière. L'ange de la mort n'avait eu qu'à la frapper, en passant, du bout de son aile pour accomplir son œuvre de destruction.

Par un sublime et dernier caprice de l'amour maternel, elle avait fait placer son lit de douleur vis-à-vis d'une fenêtre d'où elle pouvait apercevoir le port... Il lui semblait que si, par miracle, son fils absent, son fils ingrat, revenait vers elle dans ce moment, son âme pourrait s'élançer vers lui, et qu'ainsi elle le reverrait vivante ou morte. Plusieurs vaisseaux doubaient la Pointe-Lévi : leurs voiles blanches tranchaient sur l'eau bleue du fleuve au-dessus des vertes campagnes, et se confondaient quelquefois sur l'horizon avec les blanches maisons de la côte. Madame Guérin les regardait venir l'un après l'autre avec un sourire mélancolique et intelligent qui comprimait à peine la pensée qu'elle n'osait exprimer.

Lorsque l'huile sainte qui fortifie les mourants eut coulé sur ses membres torturés par la douleur, lorsque le prêtre qui seul parle à l'âme, lui eut donné cette céleste injonction qui termine les rites de l'Église : " Ame chrétienne, allez en paix ! " elle prit entre ses mains les mains de ses deux enfants, les bénit et les embrassa ; puis un éclair de joie passa sur sa figure, elle plongea un regard perçant dans le fond de la chambre, jeta ce cri : " Pierre ! " et s'affaissa en murmurant le nom de l'absent, comme si elle l'eût aperçu auprès d'elle : si bien que

Charles et Louise ne purent s'empêcher de détourner la tête et de porter simultanément leurs regards vers l'endroit que les yeux de la mourante avaient indiqué.

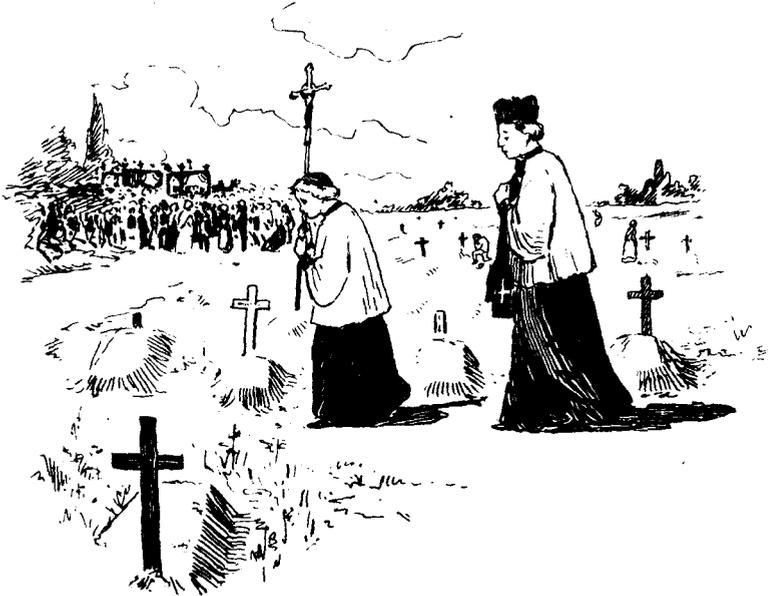
Dès que madame Guérin eut rendu le dernier soupir, Jean Guilbault ordonna à la famille de se retirer dans un autre appartement. Jusque-là il n'avait pas voulu troubler la piété filiale de ses amis, à qui l'idée du danger n'était pas même venue. Le jeune homme ne les abandonna pas un seul instant ; il passa le reste de la nuit à réciter avec eux les prières des morts ; et nous venons de le voir former avec Charles et le vieil oncle tout le cortège funèbre de la pauvre dame.

L'entrée du cimetière Saint-Louis offrait, ce soir-là, un spectacle plus saisissant encore qu'à l'ordinaire. La grande chaleur de la veille en avait fait une des journées les plus meurtrières de cette meurtrière époque. Aussi, indépendamment du grand nombre de fosses à part (pour les morts de *distinction*) retenues d'avance, la fosse commune, sillon long et profond creusé au milieu de la nécropole, était remplie d'un bout à l'autre de nouvelles victimes.

De deux à trois cents personnes de tout âge, de tout sexe, de tous rangs, de tous costumes, se pressaient dans un lugubre silence de chaque côté de la fosse commune. Il y avait là comme une députation de chaque classe de la société, élégants en grande tenue, matelots aux habits goudronnés, soldats en habits rouges ; mais toutes les figures portaient une même empreinte, celle de la douleur et de la terreur à leur apogée.

Le prêtre, qui s'avança lentement précédé d'un seul enfant de chœur portant un petit crucifix d'argent, était un tout jeune homme, et il n'avait pas l'habitude du ministère funèbre qu'il remplissait, à en juger par l'attention et la solennité exemptes de toute routine avec lesquelles il lut les prières du rituel.

Sa voix vibrante et grave, quoique jeune et douce, sa figure mâle et sérieuse, son ton et sa contenance presque inspirés frappèrent vivement tous les assistants. Son accent et ses manières avaient même quelque chose d'étranger. Les plus curieux demandaient tout bas quel était ce nouveau prêtre, et les mieux informés d'ordinaire ne pouvaient répondre à cette question.



Lorsque, avec un ton et un geste imposants, il leva la main pour bénir les cercueils, il eut l'air, quelques instants, du prophète accouru à la voix de Dieu dans la vallée des morts et commandant aux ossements arides de se recouvrir de leurs nerfs et de leurs chairs, à l'esprit de souffler des quatre coins du monde et aux morts de se lever et de marcher.

Tout le monde sans exception s'agenouilla et, pendant le silence mystérieux et lugubre du *Pater noster*, on entendit, comme le bruissement des vagues sur la rive ou comme les voix lamentables que jette la tempête dans les forêts, un chœur de sanglots qui brisaient à

l'unisson toutes les poitrines. Un long murmure, auquel pas une voix ne manqua de se joindre, répondit ensuite aux versets du *De profundis*, que le jeune prêtre, contre l'usage, récita sur le bord même de la fosse. Jamais cette sublime prière n'avait été dite avec plus de ferveur ni par des voix plus émues. Les oreilles du Tout-Puissant durent réellement se faire *attentives* à cette voix sortie de l'abîme des douleurs ; la miséricorde qui est *toujours auprès de lui*, dut alléger le poids des iniquités *qu'aucune âme ne saurait jamais soutenir*.

Le prêtre se dirigea ensuite vers les quelques *fosses à part*, qui avaient été creusées non loin du sillon commun près du mur.—Une douleur plus amère encore que toutes celles qu'il avait éprouvées tomba sur le cœur de Charles Guériu. Dans son inexpérience, dans le trouble qui avait accompagné la courte maladie et l'enterrement précipité de sa mère, il avait négligé de se pourvoir de l'argent nécessaire pour obtenir pour elle la distinction d'une couche isolée dans ce dortoir de la mort. Leur pénurie, quoique grande, lui aurait encore permis de réaliser cette petite somme, si l'idée lui en était venue, et il aurait pu se la procurer dans un très court délai, si l'ordre n'eût été donné au gardien du cimetière de ne faire crédit qu'à des gens bien connus. Ainsi que le remarquaient les inflexibles fabriciens, on *savait moins que jamais qui vivrait ou qui mourrait*.

Charles, accablé à la fois de honte et de chagrin, resta confondu dans la foule au pied de l'amas de terre élevé près de la fosse commune. Il ne leva les yeux sur personne et ne vit pas le prêtre, ni ceux qui l'entouraient. Appuyé sur le bras de son ami Guilbault, il était immobile, muet et comme pétrifié. Son âme était plongée dans une de ces douleurs stupéfiantes qui vous conduisent jusqu'aux bords du néant : le principe intellectuel semble alors englouti dans notre substance et l'ouïe comme un abîme au dedans de soi.

Guilbault fut obligé de le pousser pour le faire s'agenouiller, de l'avertir lorsqu'il fallut se relever ; et la foule s'était déjà toute écoulée, lorsqu'il parvint à l'arracher de l'endroit que ses pieds paraissaient ne pas vouloir abandonner. Les deux amis, l'un entraînant l'autre péniblement, étaient à peine sortis du cimetière, lorsqu'ils entendirent quelqu'un qui courait derrière eux, en criant de toutes ses forces : Monsieur le docteur ! monsieur le docteur !... Ils s'arrêtèrent.

— En voilà bien d'une autre, leur dit le gardien (car c'était lui)... Ce pauvre jeune prêtre que vous avez vu, est tombé raide mort... ou il ne vaut pas mieux... pendant qu'il écrivait les actes sur le registre. Venez voir à ça, je vous en prie, monsieur le docteur.

Jean Guilbault partit en courant ; Charles le suivit machinalement avec le gardien.

— Un joli garçon tout de même, un prêtre tout nouveau, que je n'avais jamais vu, continua celui-ci... C'est bien singulier. C'était drôlement l'étrenner, ce pauvre *nouveau déballé*, que de l'envoyer ici. Un rude apprentissage qu'on lui a fait faire à ce pauvre monsieur !

— Il n'est pas mort, s'écria Guilbault en entrant dans la chapelle, il n'est qu'évanoui. Aidez-moi. Vite de l'eau, de l'eau ; ouvrez sa soutane. Allons donc ! Charles, aide-moi, mon pauvre enfant. Tu n'avances à rien. Il ne faut pas que le chagrin que l'on a des morts nous empêche de sauver les vivants.

Charles fit un effort, courut vers les fenêtres qu'il ouvrit, sortit dehors et revint bientôt avec un vase qu'il avait rempli d'eau. En le posant à terre, il jeta les yeux pour la première fois sur le jeune prêtre. Une lueur soudaine traversa son esprit ; il pâlit, hésita quelques instants, puis, au moment où l'autre reprenait connaissance, ce fut presque son tour de s'évanouir. Il chancela ; son ami eut besoin de le soutenir...

Mon frère, s'écria-t-il, mon frère !...

V

LES DERNIERS ADIEUX



E n'était pas une illusion : c'était bien son frère que Charles avait ainsi retrouvé sur la fosse de leur mère.

Après avoir mené quelque temps une vie aventureuse et dissipée, essayé différents genres d'existence, parcouru plusieurs contrées de l'Europe, Pierre Guérin, à la

suite d'une maladie sérieuse qui l'avait conduit au bord de la tombe, s'était retiré dans un couvent de moines en Italie et n'avait pas tardé à recevoir les ordres. Le mal du pays lui étant venu en même temps que la vocation religieuse, il obtint d'être admis à la prêtrise et de quitter le couvent pour revenir au Canada. Il n'avait point fait les vœux d'un régulier, et se trouvait libre sous ce rapport.

Arrivé à Québec au plus fort de l'épidémie, avec ce zèle exclusif et ce profond détachement du monde qui sont les premiers indices d'une véritable vocation religieuse, il s'était mis, en débarquant du vaisseau, à la disposition de l'évêque qui, sans perdre de temps, l'avait adjoint à son église vraiment militante. Le soir du même jour, comme tous les autres prêtres étaient occupés auprès des malades, il s'était trouvé chargé du soin des sépultures. Dans les informations qu'il avait prises à la hâte sur le compte de sa famille, le hasard avait voulu qu'il s'adressât à des personnes qui, peu au fait, lui avaient répondu que ses parents demeuraient toujours à R... Pendant la courte cérémonie funèbre, comme nous l'avons remarqué, Charles s'était tenu à l'écart et le jeune prêtre, tout entier à son devoir, n'avait pas égaré ses yeux jusque sur lui.

Ce fut seulement lorsqu'il lui fallut, pour rédiger les actes de sépulture, parcourir la longue liste nécrologique de cette terrible journée, qu'il fut frappé d'y trouver en toutes lettres le nom de sa famille. Son œil distrait crut d'abord à une de ces coïncidences bizarres qui ne causent qu'un instant de malaise. Mais à mesure qu'il regardait la liste fatale, les prénoms, les qualités, les accessoires se tracèrent successivement à ses yeux comme la forme d'abord indéfinie du spectre que l'on voit dans un songe et qui ne tarde pas à prendre une ressemblance connue. Sans prononcer une seule parole, il tomba dans une syncope que les autres émotions de la journée et les longues fatigues du voyage avaient d'ailleurs préparée.

Dès qu'il revint à lui, la présence de Charles opéra une réaction subite et favorable. Il lui vint à l'idée qu'il n'avait pas tout perdu, puisqu'il lui restait un frère, et cette pensée en amena une autre qui se traduisit par cette question :

—Et ma sœur ?

—Louise est bien. Telles furent les premières paroles échangées entre les deux frères. Puis, comme si la possibilité d'un autre malheur l'eût frappé, Charles ajouta : Viens avec moi, allons voir cette pauvre enfant. Et en disant cela, il prit le bras de son frère.

Pierre fit quelques pas, puis s'arrêta.

—Je n'ai pas vu ma mère, dit-il, d'un air résolu. Il faut que je la voie.

Guilbault et Charles se regardèrent avec un étonnement mêlé d'effroi.

—Je ne suis pas fou, reprit le jeune prêtre, devinant leur pensée, je ne suis pas fou. Mais voilà bien des centaines de lieues que je fais pour voir ma mère et avant que la terre l'ait recouverte, il est bien juste que je contemple encore une fois ses traits dont l'image m'a suivi partout. Je veux la revoir. Charles, où l'a-t-on mise ?

—Je suis étudiant en médecine et avant que vous risquiez une expérience aussi dangereuse...

—Si monsieur est médecin, il sait qu'un prêtre et un médecin ne doivent jamais craindre.

—Et je sais que ni l'un ni l'autre ne doivent s'exposer inutilement.

—Il y a ici un devoir à remplir pour vous et pour moi. Cette terrible maladie veut des enterrements bien prompts... Si j'en crois la rumeur...

—Bah! des contes en l'air! interrompit le gardien du cimetière. Si on croyait tout ce qui se dit, il y aurait plus de vivants que de morts d'enterrés. Le monde est si bavard! Il n'y a qu'un pauvre matelot que nous avons trouvé dans son cercueil avec un bras mangé. Tout le reste, c'est des contes et des histoires!

Les trois jeunes gens frémirent.

—Eh bien, dit Jean Guilbault, je ne dis pas que vous ayez tout à fait tort.

—Mais c'est donc pour tout de bon, que vous voulez ouvrir un cercueil? Ah çà! ça ne se fera pas de même, par exemple! mon caractère, voyez-vous, ma place, voyez-vous!

Et il retournait entre ses doigts son chapeau à larges bords, d'un air qui voulait dire: si cela se fait, du moins que je n'en aie point connaissance, que je ne sois point compromis.

—Tenez, brave homme, reprit Pierre Guérin, avec un ton et un geste impérieux, allez-vous-en, et laissez-nous faire. Je prends tout sur moi.

Le gardien s'éloigna et les jeunes gens se dirigèrent vers la fosse commune.

Pierre jeta à son frère un regard de reproche, que celui-ci comprit, car il rougit et baissa la tête.

Louise avait cloué sur la bière une image de la Vierge, au pied de laquelle était écrit le nom de madame Guérin et qui avait coutume d'orner le haut de son lit. Cette

précaution de la jeune fille ne se trouva point perdue. Après avoir déplacé plusieurs cercueils, les jeunes gens reconnurent ainsi celui qu'ils cherchaient et, chargeant le pieux fardeau sur leurs épaules, ils le portèrent à la petite *chapelle des morts*.

Tout habitué qu'il était aux œuvres de *résurrection*, l'ana-



tomiste Guilbault se sentit ému et presque terrifié, lorsqu'il lui fallut ouvrir le cercueil. Il lui sembla que madame Guérin, avec cette dignité et cette douce gravité qu'il lui avait connues, allait se lever sur son séant et lui demander compte de cette espèce de sacrilège. Mais il réfléchit que ce n'é-

tait pas là une de ces excursions de *carabins* auxquelles il avait pris part si fréquemment, et qu'il aidait au contraire à l'accomplissement d'un acte de piété filiale. D'une main habile et ferme il eut bientôt levé le couvercle de la bière.

La mort n'avait imprimé son cachet qu'à demi sur les traits de madame Guérin ; sa figure était loin d'être méconnaissable, et, sans la maigreur et les rides causées par le chagrin, Pierre n'aurait pas trouvé une bien grande différence entre ces restes inanimés et l'image que sa mémoire avait conservée.

Les deux frères s'agenouillèrent de chaque côté du cercueil. L'ecclésiastique souleva la main glacée de la morte et y colla ses lèvres, comme pour lui raconter l'histoire de ses courses lointaines et implorer son pardon.

Après un examen de quelques instants, Jean Guilbault répondit aux regards interrogateurs qu'on lui jetait par un sinistre mouvement de tête qui ne permettait pas la plus légère espérance.

Pierre se leva.

— Louise doit se mourir de peine et de tristesse, observa-t-il. Je n'ose pas la voir aujourd'hui. Il faudra la préparer à cette émotion. Il est temps que tu retournes auprès d'elle. Je vais passer la nuit ici à *veiller et à prier*. C'est mon état.

Pierre resté seul laissa couler ses larmes.

La crainte d'affliger son frère davantage, une certaine honte de la faiblesse qu'il avait montrée, une idée exagérée de la réserve qu'exigeait sa dignité de prêtre lui avaient aidé à les retenir jusque-là.

Heureusement la religion lui enseignait qu'il ne devait point se borner à une tristesse stérile : elle lui offrait dans la prière une consolation pour lui-même et un moyen d'être utile à celle qu'il pleurait.

Il prit son bréviaire et, assis dans un coin de la chapelle, il entreprit de lire l'office des morts. Ses yeux se portaient alternativement de son livre au cercueil étendu à ses pieds. Plus d'une fois, il se leva précipitamment, croyant avoir remarqué quelque mouvement, entendu quelque bruit ; mais ce n'était chaque fois qu'un jeu des rayons de la lune, ou le bruit léger de quelque insecte.

Le sens, tantôt lugubre et terrifiant, tantôt doux et consolant des psaumes qu'il lisait, s'adaptait quelquefois admirablement à sa propre situation ; souvent à côté du sens véritable se glissait une interprétation différente qu'un hasard merveilleux semblait lui adresser.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Malheur à moi, parce que mon exil s'est prolongé, disait le psalmiste parlant de la vie humaine comparée à un exil, et cela lui rappelait sa trop longue absence et les malheurs dont elle avait été suivie.

La colère de Dieu qui dévore les générations entières, comme un feu ardent brûle la paille légère, *sicut fœnum*; les flèches aiguës que décoche à coup sûr un implacable et invisible ennemi; la terre des ténèbres couverte des ombres de la mort, vallée de misères où il n'y a point d'ordre, mais une confusion et une terreur éternelles. . . *ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*. . . Telles étaient les images que David et Job avaient tracées d'avance, et qui lui représentaient l'horreur du lieu où il se trouvait et la terreur du fléau qui venait y accumuler ses victimes.

“ J'attendrai jusqu'au matin, disait encore Job, le tombeau sera ma maison, et je n'aurai point d'autre lit que ce lieu de ténèbres. J'ai dit au sépulcre : vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs.”

Son imagination s'exalta par degrés, et cédant à une sorte d'hallucination, il revêtit de nouveau le surplis et l'étole noire qui servent aux sépultures, et il marcha pendant une partie de la nuit dans la chapelle, psalmodiant à haute voix les répons de l'office.

Le fossoyeur, qui vint de grand matin se remettre à sa pressante besogne, recula épouvanté et appela le gardien du cimetière. Celui-ci crut aussi lui à une vision, et il semblait en effet qu'un prêtre-fantôme et un cercueil fantastique s'étaient installés dans la chapelle mortuaire. Puis, se rappelant ce qui s'était passé la veille, il s'adressa au jeune homme, qu'il rappela difficilement au sentiment de la réalité.

Pierre jeta alors un dernier regard sur les traits chéris de sa mère, fit une courte prière (son dernier adieu) et, laissant entre les mains du concierge des morts, une somme suffisante pour creuser une tombe à celle à qui il ne pouvait plus rien donner autre chose, il s'éloigna lentement, traînant avec peine le fardeau de ses pensées.

Pierre-J.-D. Chauveau.

(A suivre)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

L'affaire Dreyfus. — La cour de cassation. — Le bill de M. Dupuy. — La mort de M. Félix Faure. — L'élection de M. Loubet. — Hommes supérieurs et hommes médiocres. — Les élections présidentielles aux États-Unis et en France. — La Ligue de la patrie française. — Un manifeste. — MM. Brunetière, François Coppée et Jules Lemaitre. — En Angleterre. — Le nouveau leader du parti libéral. — Un discours du duc de Devonshire. — La conférence de Washington.

Durant les dernières semaines qui viennent de s'écouler, l'affaire Dreyfus a continué à passionner tous les esprits, en France. Les dénonciations de M. Quesnay de Beaurepaire l'ont fait entrer dans une phase nouvelle. Ce président de la chambre civile de la cour de cassation, après avoir donné sa démission, a conduit une campagne de presse qui a produit beaucoup d'effet. Il a accusé plusieurs magistrats, saisis de l'affaire, d'incorrection de conduite, particulièrement dans leurs rapports avec le témoin Picquart, ce colonel prévenu de faux et l'usage de faux devant la juridiction militaire. Les attaques de M. de Beaurepaire ont induit le gouvernement à ouvrir une enquête sur les faits reprochés aux magistrats désignés. La polémique des journaux a redoublé de violence. L'impartialité de la chambre criminelle a été mise en doute. Enfin, il est devenu manifeste que ces nouveaux incidents dépréciaient d'avance et rendaient impuissant à satisfaire l'opinion, l'arrêt, quel qu'il fût, qui serait rendu par cette chambre. L'extrait suivant d'un article de *l'Univers* fait bien saisir l'impression ressentie par les hommes les mieux pensants :

« Nous sommes dans un pays où le suffrage universel fonctionne depuis un demi-siècle, où il est le souverain à peu près absolu depuis trente ans. Est-ce un bien, est-ce un mal ? . . . C'est un fait. Il s'estime supérieur à toutes les juridictions possibles. On le lui a dit ; pourquoi ne l'aurait-il pas cru ? Au-dessus des institutions et des tribunaux, si hauts qu'ils soient, il y a quelque chose encore, un recours vraiment suprême : le suffrage universel, l'opinion publique par conséquent. C'est elle qui casse ou ratifie en dernier

res-ort. Et pour que la sentence des magistrats dans l'affaire Dreyfus soit pratiquement valable, il faut que l'opinion l'accepte, la sanctionne.

“ Or, après tous ces incidents, qui ont suscité une fièvre si violente, après ce réquisitoire et cette démission de M. Quesnay de Beaurepaire qui portent le doute, le trouble, l'agitation au paroxysme, l'arrêt de la chambre criminelle sera-t-il généralement accepté ? Non ; à tort si l'on veut, mais nous n'y pouvons rien ; et l'apaisement, si nécessaire pour le pays, ne se fera pas.

“ Donc, il faut trouver autre chose. Nous nous joignons à ceux qui demandent que l'affaire soit évoquée, par une loi, devant toutes les chambres réunies de la cour de cassation. Ce n'est pas conforme à la règle, aux habitudes. Sommes-nous donc en présence d'un cas ordinaire ? Le salut public doit passer avant les principes de procédure.”

C'est cette nécessité d'obtenir un arrêt revêtu d'une autorité indiscutable et souveraine qui a induit le gouvernement Dupuy à proposer une loi, par laquelle le jugement de l'affaire Dreyfus se trouvera confié à toutes les chambres réunies de la cour de cassation, et non plus seulement à la seule chambre criminelle. En même temps, une enquête se poursuit relativement aux agissements de certains membres de cette dernière chambre, en particulier de MM. Loew, président, Bard et Dumas, conseillers. Le procureur général Manau est aussi incriminé. On voit que l'attitude de M. de Beaurepaire, malgré les injures dont il a été abreuvé, a produit des résultats importants.

Au premier abord la loi proposée par le gouvernement a suscité une violente opposition, et son sort a paru très incertain. La commission de la chambre des députés, chargée de faire rapport sur le projet, s'est déclarée hostile. Plusieurs députés de première grandeur, appartenant à des groupes opposés, tels que MM. Brisson et Poincaré, ont même signé une lettre de protestation contre la mesure ministérielle. Mais l'énergie du premier ministre, M. Dupuy, a triomphé de tous les obstacles, et il a enlevé le vote de sa loi par une majorité de cent quarante-six voix. M. Dupuy n'est pas le premier venu. Ancien professeur de l'Université, il a promptement réussi dans la politique. Ex-président de la chambre des députés, un mot célèbre l'a mis en lumière, lors de l'attentat de l'anarchiste Vaillant, en 1893. L'émotion et le trouble causés par l'explosion de

la bombe lancée par ce misérable au milieu de la chambre, auraient encore, lorsque M. Dupuy, impassible à son fauteuil, rappela l'assemblée à l'ordre du jour en s'écriant d'une voix forte : " Messieurs, la séance continue." Ce mot, qui dénotait un admirable sang-froid, au milieu d'une panique très justifiée, fit le tour de l'Europe, et contribua beaucoup à poser son auteur comme un homme résolu et bien équilibré. M. Dupuy a été premier ministre trois fois, une première fois le 4 avril 1893, une seconde fois le 30 mai 1894, et une troisième fois lors de la chute récente du ministère Brisson, en 1898. La loi qu'il a fait victorieusement voter par la chambre sera probablement adoptée par le sénat.

* * *

C'est au milieu de tous ces incidents et de toute cette agitation que la mort subite du président de la République, M. Félix Faure, est venue jeter sa note lugubre. Le président défunt n'était pas un homme de valeur transcendante ; mais il était doué de qualités moyennes qui ont fait son succès dans la carrière publique. Il est à remarquer que, dans certaines démocraties, ce ne sont pas les hommes les plus éminents qui arrivent à occuper le premier poste de l'État. Voyez les élections présidentielles aux États-Unis. A part deux ou trois cas, ce sont plutôt des hommes médiocres qui sont parvenus à la suprême magistrature. Des orateurs, des hommes d'État comme Daniel Webster, Clay, Calhoun, n'ont jamais pu être élus présidents, tandis que des Van Buren, des Polk, des Buchanan, politiciens peu éclatants, ont eu cet honneur. En France, sous la troisième république, après la première période où, par suite d'un concours particulier de circonstances, des personnages de mérite et de situation considérables, tels que Thiers et MacMahon, ont été choisis, les autres présidents ne se sont pas recommandés aux suffrages des assemblées nationales par des qualités transcendantes. Jules Grévy, avocat capable et vétéran des luttes républicaines, offrait encore quelque surface. Carnot était une figure très effacée. Casimir-Périer, malgré ses millions, n'était ni un grand orateur ni un grand politicien, et monsieur Faure ne figurait qu'en deuxième plan dans le personnel parlementaire du jour. M. Loubet, qui lui a succédé si facilement, ne fait pas exception à cette tradition qui semble en train de s'établir. C'est un homme très ordinaire, né sous une heureuse étoile, puisque, sans talents exceptionnels, il a été ministre, premier ministre, président du sénat, et qu'il vient d'être

élu, haut la main, président de la république. M. Loubet est né le 31 décembre 1838. Il a donc soixante ans. Il appartient au barreau, a été maire de Montélimar, député de cette ville de 1876 à 1885, sénateur depuis le 25 janvier 1887, président du conseil des ministres en 1892, président de la chambre haute depuis 1896.

Le côté singulier de cette élection présidentielle, c'est l'absence de compétition. Lors des élections précédentes, il y avait surabondance de candidats. Le 3 décembre 1887, quand M. Carnot fut élu, MM. Floquet, Brisson, de Freycinet et Jules Ferry étaient formellement sur les rangs. Le 27 juin 1894, quand M. Casimir-Périer fut élu, MM. Brisson et Charles Dupuy étaient ses compétiteurs. Enfin, le 17 janvier 1895, quand M. Félix Faure fut élu, MM. Brisson et Waldeck-Rousseau se portaient aussi candidats. Cette fois-ci, c'est tout le contraire. M. Charles Dupuy que l'on mentionnait comme un concurrent redoutable, a formellement refusé de se mettre sur les rangs. La même chose pour M. Méline, qui a eu deux cent soixante-dix voix malgré lui, et qui a voté pour M. Loubet. Celui-ci a eu virtuellement le champ libre. Pourquoi cela ? N'y aurait-il plus d'ambitieux en France, et le rang suprême aurait-il perdu tout attrait pour les hommes politiques ? Il est vrai que par le temps qui court, c'est un métier peu enviable que celui de chef de peuple. Peut-être aussi M. Dupuy croit-il plus sage de se réserver pour la prochaine élection présidentielle ! Quant à M. Méline, son refus de candidature nous surprend peu ; il est moins ambitieux que la plupart de ses rivaux parlementaires.

Le mauvais aspect de cette élection, c'est que M. Loubet était appuyé par les radicaux, les socialistes et les dreyfusards. Cet appui est bien compromettant pour le nouveau chef de la France.

* * *

Pour en revenir à l'affaire Dreyfus, elle a fait naître, au commencement de l'année 1899, une sorte de ligue du bien public qui s'appelle " La ligue de la patrie française." Voici quel en est le programme :

" Les soussignés,

" Émus de voir se prolonger et s'aggraver la plus funeste des agitations ;

“ Persuadés qu'elle ne saurait durer davantage sans compromettre mortellement les intérêts vitaux de la patrie française, et notamment ceux dont le glorieux dépôt est aux mains de l'armée nationale ;

“ Persuadés aussi qu'en le disant ils expriment l'opinion de la France ;

“ Ont résolu :

“ De travailler, dans les limites de leur devoir professionnel, à maintenir, en les conciliant avec le progrès des idées et des mœurs, les traditions de la patrie française ;

“ De s'unir et de se grouper, en dehors de tout esprit de secte, pour agir utilement dans ce sens par la parole, par les écrits et par l'exemple ;

“ Et de fortifier l'esprit de solidarité qui doit relier entre elles, à travers le temps, toutes les générations d'un grand peuple.”

Ce manifeste était signé en première ligne par les académiciens dont les noms suivent : MM. Ernest Legouvé, duc de Broglie, Alfred Mézières, Gaston Boissier, duc d'Audiffret-Pasquier, Rousse, Victor Cherbuliez, François Coppée, comte d'Haussonville, vicomte de Vogüé, Henri de Bornier, Thureau-Dangin, Ferdinand Brunetière, J.-M. de Heredia, Albert Sorel, Paul Bourget, Henry Houssaye, Jules Lemaitre, Costa de Beauregard, André Theuriet, Albert Vandal, comte de Mun, Henri Lavedan, de l'Académie française. Une multitude d'autres hommes en vue dans les lettres, dans les sciences, dans les professions, dans le journalisme, etc., ont adhéré à cette ligue dont le but est si noble. Le maître éminent dont le nom est entouré d'une autorité chaque jour grandissante, M. Brunetière, a exposé ainsi l'idée qui l'a fait naître : “ Plusieurs de mes amis et moi-même avons fini par être lassés, irrités, d'entendre dire que tous les hommes d'étude et de pensée, les intellectuels, étaient du même côté. Cela n'était pas vrai, et nous le prouvons. Il était nécessaire de montrer que l'intelligence, qui a sa part, une part très large, dans la direction des affaires de ce pays, n'avait pas pris parti dans la campagne abominable menée depuis une année contre l'armée, cette base, ce support de l'unité et de la grandeur nationales.

“ En outre, il y a une œuvre d'apaisement à accomplir, tâche très haute et très belle de patriotisme éclairé que nous avons cru de notre devoir d'assumer. Sans prendre part dans l'affaire Dreyfus

dont le règlement appartient à la cour suprême, qui est revenue sur le terrain judiciaire qu'elle n'aurait jamais dû abandonner, nous félicitant même, en bons citoyens que nous sommes, de cette solution, nous avons à éclairer ceux qui méconnaissent leur devoir, ceux que l'ardeur de la lutte a égarés, sur les dangers que fait courir à l'unité française, l'armée à laquelle ils se sont involontairement associés.

“ Voilà l'idée complexe qui a présidé à la constitution de notre ligue.”

De son côté, M. François Coppée, l'illustre poète dont la conversion a réjoui tous les cœurs chrétiens, et qui est l'un des principaux initiateurs de la nouvelle ligue, a fait entendre à peu près la même note : “ J'accepte complètement, a-t-il dit, à l'exception d'un ou deux détails sans grande importance, où la pensée a dû être reproduite infidèlement, l'interview de M. Brunetière. Ces déclarations sont trop précises pour qu'on puisse se méprendre dès l'abord sur notre pensée. Nous vous inviterons prochainement à entendre une conférence de M. Jules Lemaître, qui dira ce que nous sommes, et où nous voulons aller.

“ Il était temps de grouper les intellectuels qui sont restés fidèles à l'idée de patrie, et ont gardé intact en leur cœur le respect de l'armée.

“ Nous ne nous occuperons pas de l'affaire Dreyfus ; mais nous ne verrons aucun inconvénient à ce quelques-uns de nous considèrent que cette affaire est désormais sans issue par la faute même de ses meneurs ; car enfin, quoi qu'il arrive, le bon sens du peuple ne considérera jamais une innocence obtenue à coups de millions comme le triomphe de la justice et de la vérité. Tel est mon sentiment, mais je ne prétends engager aucun des adhérents de la ligue.”

M. Jules Lemaître a donné subséquemment la conférence annoncée par M. Coppée, et elle a eu un grand succès, un si grand succès que l'on a demandé qu'elle fût imprimée et répandue à des milliers d'exemplaires. M. Paul Déroulède, au nom de la ligue des patriotes, a souscrit 1000 francs pour cette fin.

Espérons que l'influence de cette ligue contribuera à amener une détente et à produire graduellement l'apaisement des esprits.

* * *

En Angleterre, la session du parlement s'est ouverte le 7 février courant. Le parti libéral s'est choisi un nouveau chef à la chambre

des communes pour remplacer sir William Vernon Harcourt. C'est sir Henry Campbell-Bannerman qui a été choisi. Le nouveau leader est né le 7 septembre 1836. Il est le plus jeune fils de feu sir James Campbell, et il porte le nom de Bannerman en vertu du testament de son oncle maternel, feu Henry Bannerman. Il a pris ses degrés à Cambridge, et a épousé, en 1860, une fille du général sir Charles Bruce. Sir Henry occupa le poste de secrétaire financier du département de la guerre sous l'administration de M. Gladstone de 1871 à 1874, et de 1880 à 1882. Il devint ensuite secrétaire de l'amirauté. En 1884, il remplit les fonctions de secrétaire pour l'Irlande. En 1886 il eut le portefeuille de la guerre, et il occupa le même poste dans le cabinet libéral de 1892 à 1895. On fait de grands éloges de son début comme leader, et le parti libéral semble très satisfait de son nouveau chef. Il n'est pas un homme brillant, mais on le considère comme un homme solide et expérimenté.

Le ministère Salisbury est très fort, le plus fort qu'il y ait eu en Angleterre depuis un grand nombre d'années. La chambre des communes est actuellement composée de six cent soixante-dix membres répartis comme suit : Angleterre et pays de Galles 495, Irlande 103, Écosse 72. Après les élections de 1895, voici quelle était la force des partis : ministériels 411 (340 conservateurs et 71 libéraux-unionistes) ; oppositionnistes 259, dont 177 libéraux et radicaux, 71 anti-parnellistes et 11 parnellistes. A l'heure qu'il est, le gouvernement a encore environ 140 voix de majorité.

Depuis qu'elle est montée sur le trône, la reine a eu dix premiers ministres : Melbourne (1837), Peel (1840), Russell (1846 et 1865), Derby (1852, 1858 et 1866), Aberdeen (1852), Palmerston (1855 et 1859), Disraeli, plus tard lord Beaconsfield (1868 et 1874), Gladstone (1868, 1880, 1886 et 1892), Salisbury (1885, 1886 et 1895), Rosebery (1894).

Il semble s'être produit une détente dans les relations entre la France et l'Angleterre. Le duc de Devonshire a prononcé, à la veille de la session, un discours dont nous empruntons l'analyse suivante à un journal français :

“ Au banquet annuel de la chambre de commerce, le duc de Devonshire a prononcé un discours dans lequel il se félicite vivement de l'intimité survenue dans les relations de l'Angleterre et de l'Amérique, qu'unissent les liens du sang et de l'intérêt commun.

“ Au sujet de nos voisins du continent, dit-il, je crois que la conscience de certains intérêts communs, dans les différentes parties du monde, en même temps que notre récente affirmation de nos droits et notre intention de les maintenir, ainsi qu'une certaine démonstration de notre puissance ont amené une plus grande intimité dans nos relations avec l'Allemagne, l'Italie et même la Russie.

“ Quant à la France, si on peut dire que nos relations avec elle ont été tendues sans nécessité et sans raison, mon opinion est que l'incident, à présent réglé heureusement, a servi à éclaircir l'atmosphère et à nous mener à des négociations sur les autres points en litige, dont on peut espérer un règlement définitif et satisfaisant.

“ Le duc nie l'existence du jingoïsme dans le gouvernement et dans la nation. Il dit qu'à Fachoda lord Salisbury a simplement refusé de reconnaître que la présence d'une petite troupe française dans le Soudan pouvoit donner lieu à des négociations ou à un compromis (*très bien !*), et il a attendu patiemment, sans la moindre mauvaise humeur, que le gouvernement français le reconnaisse également.

“ Si le mot de guerre a été prononcé et si des préparatifs militaires ont été faits, c'était seulement pour se préparer dans le cas où l'on nous chercherait querelle. Il n'y a pas un mot de menace dans les documents officiels. L'impérialisme, qu'on nous a reproché, n'est que l'expansion naturelle d'un pays commerçant et industriel.”

Ces déclarations du noble lord sont bien belles, mais il est certain que l'attitude du gouvernement anglais à propos de Fachoda et du “ French shore ” n'a pas été précisément sympathique.

La session du parlement va être très intéressante. La question de l'Université de Dublin et celle de l'augmentation des effectifs de la marine devront faire le sujet de débats importants.

*
*
*

Aux États-Unis, le traité hispano américain a été ratifié par le Congrès, au moment même où les troupes américaines livraient de sanglants combats aux insurgés philippins. D'un autre côté, les négociations entre nos voisins et nous semblent avoir abouti jusqu'ici à un résultat bien peu satisfaisant. Les Américains ne

paraissent pas disposés à pratiquer la doctrine du *give and take*. Ils aiment bien la derhière partie de la formule, mais la première, évidemment, a pour eux peu d'attraits. Les négociations seront-elles reprises dans quelques mois ? C'est le secret des diplomates qui, généralement, ne disent pas tout ce qu'ils pensent au commun des mortels.

Tho Chapais.

Québec, 25 février 1899.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Les Grands Jours au Collège, par M. l'abbé Joseph Tissier, chanoine honoraire, directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres. Un beau volume in-18, chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 90 cts.

Ce volume est le quatrième d'une série d'ouvrages qui s'adressent tout particulièrement aux jeunes gens des collèges. Nous n'avons pas eu l'avantage de connaître les trois volumes qui l'ont précédé, mais si nous en jugeons par celui-ci et par les éloges qu'en fait Mgr l'évêque de Chartres dans la *Semaine religieuse d'Amiens*, ils sont aussi intéressants et aussi utiles que celui-ci. Nous disons qu'ils s'adressent plus spécialement aux jeunes gens, mais les maîtres et surtout les parents y trouveront des leçons dont un grand nombre ont besoin de nos jours pour savoir faire l'éducation de leurs enfants.

Voici, tracé par l'auteur lui-même dans sa préface, le but qu'il s'est proposé d'atteindre dans ce volume. Aujourd'hui, "c'est la physionomie d'un collège chrétien que nous voudrions présenter dans ses manifestations les plus solennelles. Nos précédents ouvrages ont retracé la vie scolaire de tous les jours, cette vie pacifique et régulière qui est la vie essentielle au fond et qui a été l'occasion de tant d'observations et de tant de conseils pédagogiques. Mais au collège, comme partout, on sort quelquefois de l'intimité et de la monotonie des exercices quotidiens. La vie de l'école a particulièrement besoin d'expansion, et il y a ainsi, à côté des jours de classe, des jours de fête, des jours de liberté, des jours de recueillement aussi et des jours de deuil qui donnent leur caractère à l'éducation, qui exercent leur influence sur elle, et sur lesquels il est nécessaire de compter pour achever la formation de l'écolier. C'est le collège à ces heures exceptionnelles de tristesse et de joie, à ces *Grands Jours*, qui apparaîtra dans ces pages. — Nous n'y avons pas cherché d'autre ordre que la suite chronologique des fêtes annuelles. Elles fournissent, toutes seules, une ample matière d'enseignement chrétien à l'homme d'éducation. Mettant ordinairement le collège en contact avec le monde, elles initient la jeunesse à une vie religieuse plus large, à des vertus plus étendues, à un christianisme moins étouffé, moins étroit, plus actif, plus militant."

* * *

Saint Henri, par M. l'abbé Lesèbre, curé de Saint-Étienne-du-Mont. 1 vol. in-12, de la collection "les Saints." Paris, librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90; à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 50 cts.

M. l'abbé Lesèbre, curé de Saint-Étienne-du-Mont, bien connu pour de beaux travaux d'érudition religieuse, vient d'ajouter un saint Henri à la collection "les Saints." Ce livre est tout d'abord une œuvre de science, où les amis du moyen âge trouveront, élucidés avec méthode et avec élégance, bien des points de cette histoire d'Allemagne où les deux pouvoirs, temporel et spirituel, marchaient d'accord pour la pacification et l'organisation des empires. C'est aussi avec le plus vif intérêt qu'on y suivra l'action féconde des bénédictins et qu'on lira tout un chapitre remarquable à tous égards sur le rôle du pouvoir chrétien et sur l'union de la sainteté et de la politique. Les nombreux Canadiens qui ont reçu le prénom d'Henri n'avaient jusqu'ici sur leur saint patron aucun travail digne d'être lu. La lacune est désormais comblée de la façon la plus heureuse.

* *

L'Année de l'Église, 1898, 1^{re} année. Un vol. in-12. Paris, librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90; à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 85 cts.

Sous ce titre, M. Charles Égremont vient de publier un ouvrage qui est une heureuse innovation et semble appelé à un très grand succès. Encouragé par un groupe de personnalités catholiques, M. Égremont a entrepris de donner chaque année au public religieux, un tableau très complet des événements petits et grands, intéressant la vie de l'Église dans le monde entier, accomplis dans le cours de l'année. Estimant à bon droit que le fait n'est rien sans l'idée, il ne s'est pas contenté de faire le récit des événements, mais s'est appliqué à en faire ressortir la portée morale, à en extraire pour ainsi dire la substance, ne craignant pas, au besoin, de retracer brièvement l'histoire des questions que le hasard de l'année l'amenait à étudier.

Pour réaliser ce travail, M. Égremont s'est entouré de collaborateurs habitant les pays mêmes et a pu réunir ainsi des documents d'un haut intérêt et tous de première main. Cette publication, dont la collection constituera un jour la plus complète histoire de l'Église qui ait jamais été écrite, est donc appelée à rendre les plus précieux services. On peut dire qu'elle sera bientôt indispensable pour l'étude du mouvement religieux contemporain.

Le chapitre qui est consacré au Canada rend compte de l'état actuel de l'affaire des écoles du Manitoba et donne de courtes biographies du cardinal Taschereau et de monseigneur Lafèche.

* *

Saint Dominique, par Jean Guiraud. Un vol. in-12, de la collection "les Saints." Paris, librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90; à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 50 cts.

La collection "les Saints" nous devait un saint Dominique. C'est M. Jean Guiraud, ancien élève de l'École normale et de l'École française de Rome, professeur d'histoire du moyen âge à la faculté des lettres de Besançon, qui s'est chargé de ce travail. Fort au courant de l'époque de saint Dominique et fort ami de ses traditions puisqu'il s'est fait récemment l'éditeur des archives du célèbre monastère de Prouille, rompu à toutes les méthodes d'une critique pénétrante et sensée, il a su tracer de la vie de son héros un tableau lumineux, chaud, véridique, respirant une sympathie profonde et la communiquant. L'érudition s'y laisse sentir de manière à donner pleine confiance; elle est toujours assez discrète pour que le plaisir du lecteur le plus délicat n'en soit jamais offusqué.

* *

La Nouvelle-France, par Eugène Guérin, tome II. 1 vol. in-12, chez Arthur Fourneau, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Cet ouvrage fait partie d'une *histoire de la colonisation française*. Le volume que nous avons sous les yeux contient un intéressant chapitre sur la littérature canadienne, dans lequel nous sommes heureux de voir apprécier à leur juste valeur plusieurs des collaborateurs de la REVUE CANADIENNE. Citons entre autres, M. Ernest Gagnon, "un Canadien des plus érudits, doublé d'un artiste de talent." L'auteur cite aussi avec beaucoup d'éloges, un long passage du roman de M. Chauveau, que nous publions en ce moment : *Charles Guérin*. Il y a cependant des lacunes et de graves, dans ce chapitre, mais le volume devra bientôt avoir une seconde édition comme son aîné et l'auteur les comblera, sans doute. C'est un ouvrage qui doit se trouver dans toute bibliothèque canadienne.

*
* *

Les numéros de février et mars du **Courrier du livre**, publié à Québec par notre bibliophile M. Raoul Renault, contient toute l'intéressante polémique soulevée par l'inscription malheureuse que l'on a réussi à substituer à la rédaction si complète et si bien faite de M. N.-E. Dionne, sur le monument Champlain, inauguré à Québec le 22 septembre dernier.

*
* *

Qu'est-ce que l'Art ? par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe et précédé d'une introduction, par Teodor de Wyzewa. 1 vol. in-12. Chez Perrin et Cie, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Ce petit livre, déjà célèbre, que le comte Tolstoï a intitulé : *Qu'est-ce que l'Art ?* sera toute une révélation pour bien des gens qui s'imaginaient savoir ce qu'étaient l'art et le beau. Après l'avoir lu, il leur faudra avouer qu'ils ne les avaient jamais considérés sous ce point de vue nouveau. Il flétrit, avec une verve merveilleuse, l'art que l'on est convenu d'appeler l'art de l'élite, parce que la rareté y tient la place de l'idéal ; cet art menteur, qui a rejeté toute spontanéité ; cet art pauvre, qui ne transmet plus à l'humanité des sentiments nouveaux ; cet art obscur, qui exige de ses adeptes une initiation fatigante ; cet art perfide, qui s'écarte du véritable progrès, et de l'intime source de la conscience religieuse, d'où peuvent seulement jaillir les émotions toujours fraîches et nouvelles, quelle misérable contrefaçon de l'art populaire et vivant, qui aide l'homme à monter vers Dieu ! Pour ceux qui auront lu et médité son livre, la théorie de l'art pour l'art ne sera plus qu'une vaine fumée, et l'art, d'un côté, comme la science, de l'autre, deviendra le moyen de réaliser sur cette terre l'œuvre d'amour pour laquelle nous vivons.

La REVUE CANADIENNE a toujours professé que l'Art chrétien était l'art par excellence, la plus haute expression de la beauté ; elle est heureuse de voir confirmer par une autorité aussi compétente, et d'une manière aussi victorieuse, ses théories esthétiques.

*
* *

Album de Marie. 1 vol. in-4°, orné de 16 photogravures teintées. A la Société belge de librairie, à Bruxelles, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

Grouper les plus beaux chefs-d'œuvre qui, tous, disent une des scènes de la vie si remplie de la Mère de Dieu, les réunir en gerbe comme un bouquet de fleurs magnifiques écloses sous le souffle du génie chrétien, tel est le but poursuivi par l'apparition de cet *Album*, qui charmera à la fois et les yeux et le cœur.

*
* *

Mon Oncle et mon Curé, par Jean de la Brète. 1 vol. petit in-4°, magnifiquement illustré. Chez E. Plon, Nourrit et Cie, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$3.00.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent l'œuvre exquise, les *Études* disent "le chef-d'œuvre" de l'aimable et délicat écrivain qui signe Jean de la Brète. Elle a été couronnée par l'Académie française, prix Montyon, et du premier coup a valu la célébrité à son auteur. Voilà déjà six ou sept ans que ce journal de jeune fille, si frais, si gai, si honnête a paru, et, malgré un nombre infini d'éditions, son succès n'est pas épuisé. Il va se renouveler, au contraire, grâce à la nouvelle et luxueuse édition où les compositions de M. Vuillemin illustrent si spirituellement les maîtresses scènes du récit. Voici les orageux tête-à-tête de Reine et du curé, l'escalade de la fenêtre de la bibliothèque, le curé "montant en chaire," l'arrivée de Paul de Conprat, et tant d'amusants

ou touchants épisodes, jusqu'à la rayonnante figure du curé le jour de la bénédiction nuptiale. Rarement aussi joli roman s'est présenté sous l'aspect d'un aussi joli volume. Est-il besoin de rappeler que *Mon oncle et mon curé* est une lecture pour les jeunes filles, sinon pour les fillettes, et par conséquent un des plus beaux présents que l'on puisse faire.

* * *

Les Origines de la civilisation moderne, par Godefroi Kurth, professeur à l'Université de Liège. 3e édition. 2 vol. in-8°. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$2.00.

L'éminent savant catholique nous retrace, en une série de magnifiques tableaux, la transformation du monde antique par l'action de l'Église, de l'empire romain à Charlemagne. M. Kurth aime l'Église et la fait aimer. Ses peintures vivantes et imagées, grandioses et bien éclairées donnent la vraie notion et la perspective animée des grandes scènes de ces époques dramatiques, mais aussi des mouvements lents et profonds qui changèrent le sort des masses et réalisèrent le progrès. Il n'y a pas un meilleur guide pour un professeur d'histoire que ce manuel où sont condensés tant de matériaux précieux, ce recueil de synthèses puissantes et de lumineux aperçus. L'auteur, à la fois poète et critique, réunit les qualités les plus rares et qui semblent s'exclure. La foi les a fondues en un tout harmonieux, et sa plume semble tour à tour celle d'un Père de l'Église ou d'un Grégoire de Tours et d'un Montaigne.

* * *

Le Besoin de croire et le besoin de savoir, par Bernard Gaudreau, S. J., professeur de dogmatique à l'Institut catholique de Paris. Notes d'un auditeur au congrès de la jeunesse catholique à Besançon. 1 vol. in-12. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 25 cts.

Dans cette petite brochure, l'auteur fait part des impressions et des réflexions qui lui ont été suggérées par la conférence sur le *besoin de croire* prononcée à Besançon, le 19 novembre dernier, à l'occasion du Congrès de la Jeunesse catholique, par M. Brunetière. Il faut lire cet opuscule pour comprendre l'effet produit sur son auditoire par la parole chaude de l'orateur que nous connaissons. qui sait "donner un intérêt passionnant même à la froideur des idées pures," suivant l'expression du président du congrès.

* * *

Œuvres poétiques du marquis de Ségur. 1 vol. in-8°. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.00.

Nous saluons avec plaisir cette nouvelle et plus belle édition des beaux poèmes de M. le marquis de Ségur, que l'on peut relire souvent avec un plaisir toujours nouveau. Dans notre dernier numéro, M. l'abbé *** en citait un, dans son bel article sur l'*Esthétique dans l'enseignement*. Le volume que la librairie Retaux nous donne aujourd'hui, contient l'admirable poème tragique, couronné par l'Académie française, intitulé *Sainte Cécile*, les stances et sonnets qui ont paru jadis sous le titre de *la Maison*, et divers autres petits poèmes.

* * *

Pluie et soleil, poésies par le P. Jean Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur. 1 vol. in-12. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Charmant recueil de poésie dans lequel l'auteur a réuni les plus belles pièces de deux volumes qu'il a publiés autrefois sous le titre de *A mi-côte* et

Grains d'encens. Le *Correspondant*, les *Études*, *l'Univers* firent le plus cordial accueil à ces poésies dont " la lecture, disaient les *Études*, produit l'impression paisible et priante d'une visite à l'église solitaire, au soir d'une fête, à l'heure où les senteurs de roses effeuillées et les derniers parfums de l'autel flottent encore autour des verrières qu'illuminent un soleil couchant." Que dire du choix de ces pièces ! C'est une liqueur de vraie poésie qu'il fait bon savourer goutte à goutte.

* * *

Olivier de Clisson, connétable France, par A. Lefrancs. 1 vol. in-8°, illustré de belles gravures. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.00.

Les *Études* du 20 janvier ont fait, sous le titre de *Figures de soldats*, un article excessivement intéressant en résumant ce livre de M. Lefrancs. Nous voudrions pouvoir en faire autant, mais l'espace nous manque et nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs au livre lui-même, où ils feront plus ample connaissance avec cet homme non moins remarquable que son compagnon et meilleur ami : Bertrand du Gueclin. S'il est resté dans l'ombre jusqu'ici, c'est qu'il n'a pas eu le bonheur d'avoir des historiens à la hauteur de ceux qui ont popularisé la légende de son frère d'armes.

A. S.

